



ANNALES ISLAMOLOGIQUES

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

AnIsl 56 (2022), p. 95-138

Vanessa Van Renterghem

Un an de fitna-s à Bagdad. Les désordres urbains de l'année 422-1031

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711714	<i>La pensée et la pratique pharmacologiques d'Avicenne</i>	Sylvie Ayari
9782724711899	<i>BCAI 40</i>	
9782724711288	<i>Karnak-Nord XI</i>	Colin Hope
9782724711622	<i>BIFAO 126</i>	
9782724711059	<i>Les Inscriptions de visiteurs dans les Tombes thébaines</i>	Chloé Ragazzoli
9782724711455	<i>Les émotions dans l'Égypte Ancienne</i>	Rania Y. Merzeban (éd.), Marie-Lys Arnette (éd.), Dimitri Laboury, Cédric Larcher
9782724711639	<i>AnIsl 60</i>	
9782724711448	<i>Athribis XI</i>	Marcus Müller (éd.)

Un an de *fitna*-s à Bagdad

Les désordres urbains de l'année 422/1031^{**}

♦ RÉSUMÉ

À l'époque médiévale, les *fitna*-s, ou émeutes urbaines, causaient périodiquement de profonds dégâts dans les grandes villes du domaine islamique. À Bagdad, elles étaient particulièrement fréquentes et engendraient des conséquences désastreuses pour la population urbaine. Le présent article propose une traduction annotée ainsi que le commentaire d'extraits de chroniques arabes (notamment le *Muntaẓam* d'Ibn al-Ğawzī, le *Mir'āt al-zamān* de Sibṭ ibn al-Ğawzī, et le *Kāmil* d'Ibn al-Aṭīr), décrivant les nombreuses *fitna*-s qui eurent lieu au cours de l'année 422/1031. Le contexte régional était celui du délitement du contrôle des Bouyides sur les terres centrales du califat abbasside et sur leur capitale, de la rivalité intense entre membres de la famille bouyide pour obtenir le titre de Grand émir (*amīr al-umarā'*), et enfin de la mort du calife al-Qādir bi-Llāh (r. 381-422/992-1031). Le contexte bagdadien, lui, incluait l'agitation endémique des troupes et émirs turcs cantonnés dans la capitale abbasside, les affrontements confessionnels entre groupes sunnites et chiites, qui s'étaient intensifiés sous le règne des Bouyides, ainsi que les exactions de bandes d'hommes armés, les *'ayyār*-s. L'article examine ensuite la terminologie entourant le terme *fitna*, et les facteurs, tant sociaux que religieux et politiques, qui menaient au déclenchement de ces émeutes. Il étudie leurs acteurs, qu'ils soient issus du petit peuple

^{*} Vanessa Van Renterghem, Inalco, Cermom; UMR 8167 Orient & Méditerranée, équipe Islam médiéval, vanessa.vanrenterghem@inalco.fr

^{**} Je remercie Sylvie Denoix et Édouard Méténier pour leurs remarques et suggestions à la lecture de cet article.

ou bien institutionnels ; l'intervention (ou non) des instances de contrôle urbain ; et enfin les lourdes conséquences de ces *fitna*-s pour une société bagdadienne déjà fort divisée.

Mots-clés : *Fitna*, émeutes urbaines, contrôle urbain, Abbassides, Bouyides, calife al-Qādir, calife al-Qā'im, Bouyides, Irak, Bagdad, 'ayyār-s, agitation militaire, conflits sunnites-chiïtes, Ibn al-Ġawzī, Sibṭ ibn al-Ġawzī, Ibn al-Aṭīr, v^e/xi^e siècle

♦ ABSTRACT

A Year of *fitnas* in Baghdad. The Urban Disorders of the Year 422/1031

Fitnas, or urban riots, were disruptive events in urban life. In medieval Baghdad, they were frequent and caused great damage to the civil population. This article presents the annotated translation and commentary of many extracts of Arabic chronicles (Ibn al-Jawzī's *Muntaẓam*, Sibṭ ibn al-Jawzī's *Mir'āt al-zamān*, Ibn al-Athīr's *Kāmil*, and others) about the numerous *fitnas* that took place during the year 422/1031. The regional context is the waning of Buwayhid rule over the central lands of the Abbasid caliphate and its capital, the rivalry between members of the Buwayhid family to obtain the title of Great Amir, and the death of the reigning Caliph al-Qādir bi-Llāh (r. 381–422/992–1031). The local context in Baghdad encompasses the unrest of Turkish amirs and troops in the Abbasid capital, the sectarian strife between Sunni and Shi'i groups, which intensified during Buwayhid rule, and the exactions of gangs of armed men called 'ayyārs. The article then examines the terminology of *fitnas*, their social, religious and political motives, their actors, popular as well as institutional, the intervention (or non-intervention) of the urban control authorities, and the consequences of *fitnas* for the already deeply divided Baghdadi society.

Keywords: *Fitna*, urban riots, urban control, Abbasid caliphate, Caliph al-Qādir, Caliph al-Qā'im, Buwayhids, Iraq, Baghdad, 'ayyārs, popular protest, military unrest, Sunni-Shi'i strife, Ibn al-Jawzī, Sibṭ ibn al-Jawzī, Ibn al-Athīr, 5th/11th century

♦ ملخص

عام من الفتن في بغداد. الاضطرابات الحضرية لسنة ٤٢٢/١٠٣١

خلال فترة العصور الوسطى، كانت الفتن، أو أعمال الشغب الحضرية، تُخلّف دورياً أضراراً جسيمة في كبرى مدن الفضاء الإسلامي (دار الإسلام). وكانت تتكرر بشكل خاص في بغداد، مُسببة عواقب كارثية على سكان المدينة. يقترح هذا المقال ترجمة مرفقة بحواشي لمقتطفات من السرديات التاريخية العربية تصف الفتن العديدة التي طرأت في سنة ٤٢٢هـ/١٠٣١م، مع شرحها والتعليق عليها (من بينها مقتطفات من «المنتظم» لابن الجوزي، و«مرآة الزمان» لسبط ابن الجوزي، و«الكامل» لابن الأثير). وقد كان السياق الإقليمي في تلك الفترة يتميز بتفكك سيطرة البويهيين

على الأراضي الوسطى للخلافة العباسية وعلى عاصمتها، وتنافس شديد بين أفراد الأسرة البويهية للحصول على لقب «أمير الأمراء»، وأخيرًا بوفاة الخليفة القادر بالله (حكم بين ٣٨١-٤٢٢هـ / ٩٩٢-١٠٣١م). أما في بغداد، فكان الوضع يتسم باضطرابات مزمنة في صفوف القوات التركية والأمراء المتواجدين في العاصمة العباسية، وكذلك بالاشتباكات المذهبية بين الجماعات السنية والشيعة التي اشتدت في عهد البويهيين، فضلًا عن الابتزازات التي كانت تمارسها عصابات مسلحة تُعرف بجماعات العيارين. ويبحث المقال فيما بعد في المصطلحات المحيطة بمصطلح الفتنة، والعوامل الاجتماعية والدينية والسياسية التي أدت إلى اندلاع أعمال الشغب هذه. كما يدرس الفاعلين فيها، سواء كانوا من الطبقات الدنيا أو من الأوساط المؤسساتية؛ وكذلك تدخّل (أو عدم تدخّل) أجهزة المراقبة الحضرية؛ وأخيرًا الآثار الوخيمة لتلك الفتن على المجتمع البغدادي الذي كان جد منقسمًا آنذاك.

الكلمات المفتاحية: فتنة، أعمال شغب في الأوساط الحضرية، أجهزة مراقبة المدن، عباسيون، بُويهيّون، الخليفة القادر، الخليفة القائم، العراق، بغداد، جماعات العيارين، اضطرابات عسكرية، النزاعات بين السنة والشيعة، ابن الجوزي، سبط ابن الجوزي، ابن الأثير، القرن ١١هـ/١١م

* * *

EN IRAK, les dernières décennies de règne des grands émirs bouyides (première moitié du ^v^e/xi^e siècle) sont connues comme une période de troubles, marquée par la dégradation du pouvoir bouyide et l'agitation des troupes turques de Bagdad¹; comme le résumait Claude Cahen: « Les derniers Buwayhides, particulièrement en 'Irāk, étaient pratiquement

1. Les armées bouyides étaient essentiellement composées de contingents turcs et daylamites. Les souverains bouyides, eux-mêmes daylamites (peuple iranien non persan, originaire des montagnes du sud de la mer Caspienne), étaient parvenus au pouvoir grâce à leur infanterie de même appartenance, mais incorporèrent rapidement à leurs armées des Turcs, réputés pour leurs compétences de cavaliers. Ils avaient aussi parfois recours à des mercenaires kurdes ou arabes (sur les armées bouyides et l'évolution de leur composition, voir Bosworth, 1966). Au sein des armées bouyides, des rivalités entre Turcs et Daylamites, résultant plus d'une politique de différenciation entre ces contingents par les souverains (en matière de paie notamment) que de tensions véritablement ethniques, engendrèrent des troubles récurrents tout au long de la seconde moitié du ^{iv}^e/^x^e siècle. Les garnisons turques cantonnées à Bagdad formaient, au sein de l'armée bouyide comme dans la ville elle-même, une entité particulière, qui s'illustra dans la première moitié du ^v^e/xi^e siècle par des revendications pécuniaires cycliques, et joua un rôle crucial dans le choix et l'intronisation des derniers *amīr al-umara'* de la dynastie (sur ces contingents turcs de Bagdad, voir Donohue, 2003, p. 208). Ces militaires turcs représentaient aussi un facteur de désordre à Bagdad, car lorsqu'ils n'obtenaient pas le paiement de leurs soldes par les souverains bouyides, ils se livraient à des pillages aux dépens des civils locaux.

impuissants à se faire obéir de personne². » À Bagdad, la période fut marquée par des troubles récurrents, de natures diverses : exigences pécuniaires des militaires turcs que les grands émirs bouyides ne payaient plus, ou seulement de façon épisodique ; exactions des *‘ayyār-s*, ces groupes organisés prompts à piller commerces et maisons particulières³ ; émeutes du petit peuple bagdadien (*‘āmma*, *‘awāmm*), déclenchées sous des prétextes variés ; enfin et surtout, affrontements violents entre quartiers sunnites et chiïtes. Au cours des décennies précédentes, les émirs bouyides avaient soutenu la manifestation dans l’espace public de pratiques religieuses chiïtes collectives, soit nouvelles, soit qui s’étaient jusque-là déroulées avec discrétion. Les dissensions entre sunnites et chiïtes bagdadiens s’étaient ainsi attisées, certains groupes sunnites (notamment hanbalites) protestant vigoureusement contre la formulation chiïte de l’appel à la prière, l’inscription de formules à la gloire de ‘Alī, les processions lors de la commémoration de *‘āšūrā*, ou les pèlerinages aux sanctuaires alides pratiqués par leurs voisins chiïtes. En effet, les affrontements directs entre sunnites et chiïtes étaient d’autant plus importants que des secteurs à forte population chiïte, comme celui du Karḥ, sur la rive occidentale⁴, étaient limitrophes de quartiers dont la coloration hanbalite était notoire, comme celui de Bāb al-Baṣra.

La dissension religieuse n’était cependant pas le seul facteur de soulèvements urbains. Au cours de la seule année 422/1031, pas moins d’une dizaine d’émeutes ou révoltes populaires,

2. Cahen, « Buwayhides ou Būyides », *EP*, 1960, p. 1390-1397. L’histoire de la dynastie bouyide a été traitée par Busse, 1975. La fin de la période demeure peu étudiée : voir essentiellement Bowen, 1929 (pour l’établissement d’une chronologie particulièrement complexe, et un point de vue centré sur l’Iran) et Kabir, 1964 (Bouyides d’Irak). Donohue (2003) ne traite quasiment pas de la première moitié du v^e/xi^e siècle.

3. *‘Ayyār*, pl. *‘ayyārūn*. Sur les *‘ayyār-s* aux époques abbasside et bouyide, voir Cahen, Hanaway, « *‘Ayyār* », *EncIr*, 1987, p. 159-163 ; Cheikh-Moussa, 1996 ; Tholib, 2002, p. 84-94 ; Donohue, 2003, p. 338-343 ; Tor, « *‘Ayyār* », *EP*, 2014, en ligne ; Amabe, 2016, p. 24-25 ; Rébillard, 2021, p. 462-465. L’étude la plus détaillée des *‘ayyār-s* est celle de Tor (2007), extrêmement documentée, qui dépasse largement l’horizon irakien et porte en grande partie sur l’Iran. Pour Tor, les *‘ayyār-s* sont à l’origine, au iii^e/ix^e siècle, des groupes de combattants sunnites volontaires de la foi ; à partir du iv^e/x^e siècle, elle met en lumière un lien croissant entre soufisme, *‘ayyār-s* et *futuwwa*, code de conduite fondée sur des valeurs morales proches de celles de la chevalerie, avec laquelle les *‘ayyār-s* partageaient aussi l’usage de la violence. Récusant la vision négative des *‘ayyār-s* comme brigands, qui est celle véhiculée par les chroniques arabes médiévales, Tor interprète les *‘ayyār-s* comme des groupes paramilitaires presque toujours sunnites, prompts à attaquer leurs contemporains chiïtes, liés aux élites politiques et dont les pratiques d’extorsion ne se distinguaient pas fondamentalement de celles de l’État abbasside ou bouyide ou de leurs armées. Ces analyses sont difficiles à étendre au contexte bagdadien : les passages traduits ici montrent en effet très clairement que les pratiques des *‘ayyār-s* étaient redoutées autant que condamnées et combattues par les populations urbaines. Même en admettant un biais anti-*‘ayyār-s* de la part des chroniqueurs, il paraît difficile, à la lecture de leurs œuvres, de ne pas considérer les exactions des *‘ayyār-s* de Bagdad comme la préoccupation principale qu’ils déclenchaient chez leurs contemporains. Pour une analyse sur les *‘ayyār-s* de Bagdad à l’époque seldjoukide et une discussion des thèses de Tor, voir Van Renterghem, 2015, vol. 1, p. 451-458.

4. Sur la façon dont le quartier du Karḥ, situé au sud de l’emplacement de l’ancienne « Ville ronde », devint un quartier abritant d’importantes populations chiïtes ainsi que l’un des hauts lieux de la pensée imamite, entre la fondation de la ville et les débuts de la période bouyide, voir Neggaz, 2019. L’instauration de célébrations chiïtes publiques pour *‘āšūrā* et Ġadīr Ḥumm sous le règne de Mu‘izz al-Dawla, en 352/963, y est évoquée p. 299. Pour la localisation des différents quartiers de Bagdad, voir la carte (fig. 3).

qualifiées de *fitna*-s par les sources d'époque⁵, secouèrent la capitale abbasside, mettant aux prises sunnites et chiites de quartiers voisins, ou bien le petit peuple de la ville contre les militaires turcs qui y résidaient ou les responsables du contrôle urbain. La *fitna* dans son acception d'émeute urbaine⁶ représente ainsi, pour cette période comme pour l'ensemble des III^e-VI^e/IX^e-XII^e siècles⁷, une donnée incontournable de la vie bagdadienne.

5. Les chroniques arabes médiévales utilisées ici ont recours au terme *fitna* pour désigner différents types de soulèvements urbains. Les chroniqueurs ne livrent pas de réflexion théorique sur la signification de ce terme mais l'utilisent avec une certaine cohérence : les événements désignés par eux comme *fitna*-s sont tous caractérisés par l'affrontement de deux ou plusieurs factions au sein de la population urbaine et par l'usage de la violence, quels qu'en soient les protagonistes, le motif déclencheur ou le déroulement.

6. Le terme *fitna*, polysémique, désigne tout trouble d'une certaine ampleur divisant les musulmans, de l'émeute, en contexte local, à la guerre civile en contexte régional. Différentes acceptions du terme ont été explorées par l'historiographie récente. Troubles politiques et guerres civiles en Andalus sont au cœur de plusieurs des articles rassemblés par Martinez-Gros et Tixier du Mesnil (dir.), 2011 ; E. Tixier du Mesnil montre bien la polysémie du terme *fitna*, et revient sur les deux décennies de guerre civile qui conduisirent à la fin du califat omeyyade de Cordoue, en 1031, qu'elle qualifie de « temps par excellence du politique », à contre-courant d'une historiographie qui fait de cette période un temps de désordres et de « violence fondamentalement négative, annonciatrice d'une période de déclin » (2011, p. 17-18). Le terme *fitna*, dans ce contexte précis, ne désigne cependant pas des émeutes urbaines mais un désordre politique de plus large ampleur. Sur les acceptions variées du terme *fitna* chez les auteurs médiévaux, mais aussi sur sa réinterprétation par des auteurs andalous dans un but « d'instrumentalisation au service de l'idéologie califale [omeyyade] », voir Aillet, 2011, p. 69, 82. Pour un examen de la notion de révolte (incluant celle de *fitna*) dans le droit musulman, voir Abou El Fadl (2001) ainsi que Neggaz (2022), qui s'intéresse aussi aux discours des ulémas sur les révoltes et présente des exemples provenant des VII^e-IX^e/XIII^e-XV^e siècles. Dans le présent article, le terme *fitna* est utilisé dans le sens qui lui est dévolu par les auteurs des chroniques utilisées pour l'enquête dans le contexte bagdadien, celui d'un soulèvement urbain marqué par des violences.

7. Sur les soulèvements populaires à Bagdad à la période abbasside, voir Cahen, 1958-1959 ; Laoust, 1973 ; Sabari, 1981 ; Van Renterghem, 2015, vol. 1, p. 445-458 ; Amabe, 2016, p. 21-24. Amabe affirme que les émeutes urbaines des III^e/IX^e et IV^e/X^e siècles avaient des motivations soit économiques (émeutes de la faim), soit confessionnelles (sunnites contre chiites ou musulmans contre chrétiens). Il n'est rien de surprenant à ce que les révoltes populaires les plus étudiées, en raison de l'abondance et de la variété des sources disponibles, soient celles de la période mamelouke : voir Garcin (2003), qui interprète les révoltes urbaines de l'époque comme la mise en scène d'un « message sur le pouvoir » (p. 273), dépassant les simples protestations économiques pour revendiquer une forme de participation qu'il est possible de qualifier de politique. Voir aussi Petry (2012, chap. 2), où les révoltes sont traitées comme une forme de comportement illégal au sein d'un ouvrage consacré aux « bas-fonds criminels » (*criminal underworld*) de la période. Les travaux de Lantschner (2015 ; 2017), eux, sont fondés sur une comparaison entre les révoltes urbaines à Bologne et Damas aux XIV^e et XV^e siècles ; Lantschner interprète les révoltes de la population damascène à l'époque mamelouke, impliquant des représentants des élites religieuses, comme des revendications de justice perçues comme des actions légitimes, et non des rébellions illégales, par les protagonistes (2017), dans un contexte d'« ordre polycentrique » dans la ville (2015, p. 582). Elbendary (2015) se concentre sur les révoltes populaires de la fin de la période mamelouke (IX^e/XV^e siècle) en Égypte et en Syrie, et s'intéresse aux soulèvements populaires dans la mesure où ils représentent l'une des formes de la protestation (*protest*) de catégories non élitaires de la population des grandes villes du domaine mamelouk et témoignent de la capacité de ces « non-élites » à intervenir dans les évolutions politiques de la période. Le chapitre 5, intitulé « Between riots and negotiations: popular politics and protest » (p. 121-155), est ainsi en large partie consacré à la négociation avec les autorités, autre forme d'expression de la protestation populaire. L'intérêt de la comparaison des émeutes bagdadiennes du V^e/XI^e siècle avec les révoltes étudiées par Elbendary rencontre par ailleurs d'importantes limites méthodologiques. En dehors même du fait que cet ouvrage s'intéresse à un contexte politique, social et économique

Quels que fussent les protagonistes ou la nature de ces soulèvements, leurs conséquences étaient désastreuses pour les populations de la ville : pillages, incendies de bâtiments ou de quartiers entiers, batailles de rue se soldant par des victimes civiles. Les principaux acteurs du contrôle urbain (la police, nommée à l'époque *ma'ūna*, dont la direction était passée des Abbassides aux Bouyides⁸) tentaient parfois d'intervenir, sans toujours réussir à rétablir l'ordre. De telles émeutes, soulèvements, « émotions populaires », insurrections religieuses ou rébellions de soldats, offrent à l'historienne et l'historien un poste d'observation privilégié quant à la vie urbaine, son cadre matériel, ses acteurs, ses institutions, tant il est vrai que les moments de crise se montrent révélateurs de l'organisation habituelle de la ville, à travers la mise en lumière de ses dysfonctionnements.

Le présent article se focalise sur les *fitna*-s qui eurent lieu à Bagdad au cours de l'année 422/1031 ; il propose une traduction annotée et contextualisée de passages détaillant leur déroulement, suivie d'une analyse de leurs traits principaux dans le contexte de la décomposition du pouvoir bouyide. Les troubles de l'année 422/1031 servent ainsi de support, sous la forme d'une étude de cas et d'une analyse du vocabulaire employé par les sources, à une enquête sur la notion de *fitna* en contexte urbain. Il ne s'agit pas, ici, d'explorer la diversité des sens que peut revêtir le terme *fitna* dans ses différents contextes d'emploi (juridiques, historiographiques, poétiques ou autres), mais bien d'analyser la signification et les connotations du mot lorsqu'il désigne, sous le calame des chroniqueurs arabes médiévaux, un soulèvement populaire en contexte urbain.

I. Un contexte local et régional troublé

L'année 422 de l'hégire (29 décembre 1030 – 18 décembre 1031) occupe une place importante dans les chroniques arabes. Elle fut notamment marquée par la fin du long règne du calife abbasside al-Qādir bi-Llāh (r. 381-422/992-1031), à qui succéda son fils al-Qā'im bi-amr Allāh (r. 422-467/1031-1075), qui allait lui aussi demeurer plus de quarante ans au pouvoir. Les périodes de succession califale, moments de fragilité potentielle de la dynastie, s'accompagnaient souvent,

très différent de la Bagdad abbasside, d'au moins quatre siècles postérieur aux événements considérés ici, les révoltes urbaines qui y sont étudiées, pour passionnantes qu'elles soient, diffèrent très largement des *fitna*-s bagdadiennes de l'année 422/1031, d'une part par la nature des protestations et revendications qui y étaient portées (contre la fluctuation monétaire, la politique fiscale des sultans, la corruption des officiels, la mauvaise gestion des crises alimentaires ; seules les protestations contre les abus de certains fonctionnaires ont des causes semblables à certaines des émeutes étudiées ici), d'autre part en raison du fait que ces révoltes s'adressaient aux autorités et avaient pour objectif d'obtenir une rectification de leur politique, tandis qu'une bonne partie des événements bagdadiens considérés ici évinçaient les pouvoirs politiques au lieu de s'adresser à eux. Enfin, pour une étude des révoltes damascènes à l'extrême fin de la période mamelouke et des trois premiers siècles ottomans, voir Grehan, 2003.

8. À Bagdad, le terme *ma'ūna* (« aide, secours ; garnison », dictionnaire Kazimirski) désignait, depuis au moins le III^e/IX^e siècle, la garde chargée des opérations de police, nommée à d'autres moments de l'époque abbasside *šurṭa*. Son chef portait le titre de *šāḥib al-ma'ūna* ; voir Crone, « Ma'ūna », *EP*, 1991, p. 839. Sur la *šurṭa/ma'ūna* à l'époque abbasside, voir Rébillard, 2021 ; pour la période bouyide, voir Donohue, 2003, chap. 3. La police (*ma'ūna*) était en principe une institution distincte de l'armée, mais à la fin de la période bouyide, la fonction de chef de la police à Bagdad était tantôt dévolue à un *ḥāḡib* (officier militaire) au service des Bouyides, tantôt à un agent de même titre mais travaillant pour le calife (Donohue, 2003, p. 207-208 ; sur les différentes fonctions dévolues aux *ḥāḡib*-s, voir Morris, « Ḥāḡib », *EP*, 2017, en ligne).

dans la capitale abbasside, de troubles urbains variés. L'année 422/1031 en fut particulièrement riche : les chroniqueurs arabes décrivent en détail les nombreux soulèvements et affrontements populaires qui eurent lieu à Bagdad tout au long de cette année. Tous ne peuvent cependant être attribués au risque de vacance du pouvoir abbasside, puisqu'un certain nombre d'entre eux ont précédé la maladie puis la mort du calife.

Plusieurs chroniques irakiennes, toutes écrites plus d'un siècle après les faits, relatent avec force détails ces événements. Les récits les plus circonstanciés se trouvent dans le *Kitāb al-Muntaẓam fī ta'rīḥ al-mulūk wa-l-umam* (Chronique bien ordonnée de l'histoire des rois et des peuples) d'Ibn al-Ġawzī (m. 597/1201), le *Kitāb al-Kāmil fī al-ta'rīḥ* (Histoire complète) d'Ibn al-Aṭīr (m. 630/1234), et le *Mir'āt al-zamān fī ta'rīḥ al-a'yān* (Miroir des temps, une histoire des notables) de Sibṭ ibn al-Ġawzī (m. 654/1256). Ces trois auteurs ont pour caractéristiques communes l'appartenance à un *madhhab* sunnite ainsi qu'une connaissance directe du cadre bagdadien⁹. Ces trois récits, littéralement très proches les uns des autres, découlent visiblement d'une source commune, selon toute probabilité la chronique de Hilāl al-Ṣābi' (m. 448/1056), observateur et acteur de la vie bagdadienne dans la première moitié du v^e/xi^e siècle¹⁰. Ainsi, bien que postérieures d'un à deux siècles aux événements rapportés – que les auteurs ne comprenaient d'ailleurs qu'imparfaitement, comme en témoignent certaines hésitations quant aux dénominations des protagonistes individuels ou collectifs, ou des répétitions ou omissions dans certains textes –, ces chroniques sont vraisemblablement fondées sur une source locale contemporaine des faits.

9. Ibn al-Ġawzī, Bagdadien qui ne quitta Bagdad que pour effectuer le pèlerinage à La Mecque puis en exil à la fin de sa vie, consacre une part très importante de son histoire universelle à sa ville natale, au point que Claude Cahen qualifie à juste titre cette chronique d'« avant tout bagdadienne » (1986, p. 62). Son petit-fils Sibṭ ibn al-Ġawzī naquit et grandit à Bagdad, puis s'installa à Damas à la mort de son grand-père. Ibn al-Aṭīr, lui, était résident à Mossoul, mais visita Bagdad à plusieurs reprises. Tous trois avaient donc une connaissance, certes à des degrés variés, de la topographie bagdadienne et des composantes sociales et politiques de sa population. Le hanbalite Ibn al-Ġawzī était un homme de religion maîtrisant différentes disciplines traditionnelles (droit, *ḥadīth*, *tafsīr*), et était connu de ses contemporains pour son rôle de prédicateur populaire (*wā'iz*), de même que son petit-fils Sibṭ ibn al-Ġawzī, qui abandonna le hanbalisme de son grand-père pour le hanafisme, et fut admis dans l'entourage des sultans ayyoubides de son époque. Ibn al-Aṭīr, dont les deux frères s'illustrèrent comme fonctionnaires des dynasties zankide et ayyoubide, bénéficia du patronage de l'atabek d'Alep à la fin de sa vie. Sur Ibn al-Ġawzī, voir Laoust, « Ibn al-Djawzī », *EI*², 1971, p. 775-776 ; Van Renterghem, 2015, p. 298-301. Sur Sibṭ ibn al-Ġawzī, voir Cahen, « Ibn al-Djawzī [Sibṭ] », *EI*², 1971, p. 774-776 ; Lefèvre-Thibault, 2014, p. 29-192. Sur Ibn al-Aṭīr et son *Kitāb al-Kāmil fī al-ta'rīḥ*, voir Richards, 2006, p. 1-5. Les chroniques d'Ibn al-Ġawzī et d'Ibn al-Aṭīr bénéficient d'éditions de qualité ; en revanche, le *Mir'āt al-zamān* de Sibṭ ibn al-Ġawzī, qui ne connut longtemps que des éditions partielles, a fait l'occasion de deux éditions récentes, toutes deux fautives et témoignant, de la part des éditeurs, d'une méconnaissance du contexte bagdadien. Pour la fin de la période bouyide (années 412-434/1021-1043), on peut cependant se référer au travail très complet d'édition, de traduction et de commentaire de Clara Lefèvre-Thibault, 2014.

10. La chronique de Hilāl al-Ṣābi', elle-même continuation du *Tağārib al-umam* (L'expérience des nations) de Miskawayh (m. 421/1030) jusqu'à l'année 447/1055, n'est conservée que sous la forme de fragments s'arrêtant à l'année 393/1002-1003, mais certains passages perdus ont servi de source aux historiens postérieurs. Sur Hilāl al-Ṣābi', issu d'une lignée de fonctionnaires au service des Abbassides et qui fut lui-même un employé de l'administration bouyide à Bagdad, voir Osti, « Hilāl al-Ṣābi' », *EI*³, 2017, en ligne.

Les événements de 422/1031 sont à replacer dans le contexte plus que troublé du règne des derniers Bouyides d'Irak et d'Irak¹¹. En 415/1024 et 416/1025, les morts successives de Sulṭān al-Dawla, émire du Fārs et du Kirmān, puis de son frère Mušarrif al-Dawla, alors en charge de l'Irak et du Ḥūzistān, furent suivies d'une instabilité du pouvoir bouyide, marquée par la rivalité entre Ġalāl al-Dawla, frère des deux précédents, et son neveu Abū Kalīḡār, fils de Sulṭān al-Dawla (voir la fig. 1). Les militaires turcs présents à Bagdad étaient les véritables maîtres de la ville, et intronisèrent le prétendant bouyide qui leur garantissait les revenus les plus stables ou les plus immédiats. En 418/1027, ils choisirent Ġalāl al-Dawla, qui déçut très rapidement leurs attentes pécuniaires. Dans le même temps, Abū Kalīḡār et Ġalāl al-Dawla se disputaient militairement le contrôle des plus importantes villes de la région : Basra, Wāsiṭ et al-Ahwāz.

C'est dans ce contexte de grande instabilité régionale et locale que débuta l'année 422/1031. Le calife al-Qādir, privé comme ses prédécesseurs des ressources fiscales que les Bouyides avaient confisquées, ne possédait pas d'armée propre (en dehors d'une garde personnelle réduite) et ne jouait qu'un rôle politique d'arrière-plan¹², incapable, notamment, de rétablir l'ordre lorsque sa capitale se voyait déchirée par des émeutes et révoltes. Plus qu'octogénaire et affaibli par la maladie, il mourut à la fin de cette année, après avoir désigné son fils Abū Ġa'far 'Abd Allāh, le futur calife al-Qā'im, comme successeur.

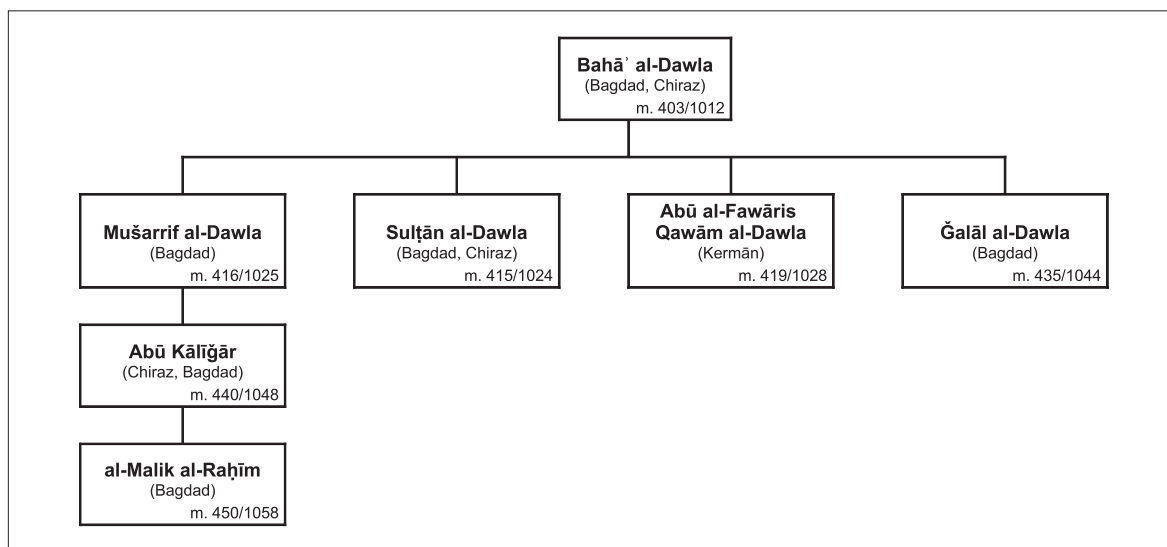


Fig. 1. Arbre généalogique (simplifié) : les derniers Bouyides ayant régné à Bagdad (1^{re} moitié du v^e/xi^e siècle).

11. Sur les événements complexes des dernières décennies de règne des émirs bouyides en Irak, peu de synthèses existent. La trame événementielle est retracée par Kabir (1964, chap. 6), et Busse (1975, p. 296-304) ; voir aussi Zetterstéen, « Djalāl al-Dawla », *ET*, 1965, p. 401-402 ; Bowen, « Abū Kalīdījār », *ET*, 1960, p. 135-136 ; Bosworth, « Sulṭān al-Dawla », *ET*, 1997, p. 889.

12. Sur le califat abbasside sous le règne des Bouyides, voir Donohue, 2003, chap. 6 (p. 277-287 sur le règne d'al-Qādir), et Scharfe, 2014 ; sur al-Qādir, voir aussi Sourdel, « al-Qādir bi-Llāh », *ET*, 1978, p. 394-395 ; Tholib, 2002. La politique religieuse de ce calife, qui fit promulguer une profession de foi favorable aux hanbalites, a fait l'objet de plusieurs études, à commencer par Makdisi, 1963 ; voir aussi Tholib, 2002, chap. iv ; Gobran, 2019, p. 2-59 ; pour une synthèse récente, El-Hibri, 2021, p. 193-200.

2. Les récits des chroniqueurs

Ibn al-Ġawzī dépeint de façon quelque peu confuse les événements des premiers mois de l'année 422/1031, qui débute sur une première *fitna* opposant les 'ayyār-s aux habitants du Karḥ, en grande partie chiites, et qui comptaient de nombreux commerçants :

وفي صفر: عملت عملة في أصحاب الأكسية فأخذت أمتعة كثيرة وثار أهل الكرخ بالعيارين وطلبوهم فهدروا وأقام التجار على إغلاق دكاكينهم والمبيت في أسواقهم، وراسلوا حاجب الحجاب وسألوه أن يندب إلى المعونة من يعاونونهم على إصلاح البلد، فأعيد أبو محمد النسوي إلى العمل، فوجدوا أحد العيارين فقتلوه ونهبت الدار التي استتر فيها، ثم قوى العيارون وهرب ابن النسوي، وعادت الفتن.¹³

En ṣafar [février 1031] : un vol eut lieu contre les Gens du manteau¹⁴, et beaucoup de [leurs] biens furent pillés. Les gens du Karḥ se soulevèrent¹⁵ [alors] contre les 'ayyār-s. Ils se mirent à les débusquer, et les 'ayyār-s s'enfuirent. Les commerçants entreprirent de fermer leurs boutiques et de passer la nuit dans leurs marchés. Ils écrivirent au chef ḥāḡib (*ḥāḡib al-ḥuḡḡāb*¹⁶) pour lui demander d'adjoindre à la police (*ma'ūna*) des renforts, afin de les aider à rétablir l'ordre dans la ville. Abū Muḥammad al-Nasawī¹⁷ fut renommé à son poste [de chef de la police]. Ils trouvèrent l'un des 'ayyār-s et le tuèrent ; la maison où il s'était caché fut pillée. Par la suite, les 'ayyār-s prirent le dessus, Ibn al-Nasawī s'enfuit, et les *fitna*-s reprirent [de plus belle].

Le mois suivant, une émeute éclata entre sunnites et chiites. Elle avait été provoquée par une procession scandant des slogans sunnites qui traversa triomphalement différents quartiers de la ville, défilant notamment au Karḥ et déclenchant la colère des habitants¹⁸. Une fois n'est pas coutume, l'émeute puisait ses racines hors du contexte bagdadien, en écho de lointains

13. Ibn al-Ġawzī, *al-Muntaẓam* XV, p. 213.

14. *Aṣḥāb al-akṣiya*, littéralement « Gens des vêtements ». Je comprends ici cette expression comme synonyme de *aṣḥāb al-kisā'*, ou *ahl al-kisā'*, « Gens du manteau », formule désignant chez les chiites la famille proche de 'Alī b. Abī Ṭālib et ses descendants, c'est-à-dire la branche alide des *Ahl al-bayt* (Daftary, « Ahl al-Kisā' », *EI*³, 2008, en ligne ; Goldziher et al., « Ahl al-Bayt », *EI*², 1960, p. 265-266). Un passage postérieur d'Ibn al-Ġawzī, redondant avec celui-ci (voir *infra*), identifie les *Aṣḥāb al-akṣiya* comme un groupe chiite.

15. Le verbe employé ici est *tāra* : se déclencher, « s'élever (se dit du tumulte) » (dictionnaire Kazimirski).

16. Le *ḥāḡib al-ḥuḡḡāb*, ou chef *ḥāḡib*, était un militaire au service du grand émir bouyide ; le titre semble avoir été dévolu aux militaires turcs, et non aux Daylamites (Donohue, 2003, p. 196).

17. Chef de la police (*ṣāḥib al-ma'ūna*) de Bagdad de sinistre mémoire, lié aux 'ayyār-s (ainsi, quelques mois avant les faits rapportés ici, en raḡab 421/juillet 1030, al-Nasawī, qui venait d'être nommé chef de la police, recruta comme auxiliaires un groupe de 'ayyār-s ; Ibn al-Ġawzī, *al-Muntaẓam* XV, p. 207) et ne rechignant devant aucune action violente dans le but de s'enrichir. Les Bagdadiens réclamèrent sa destitution à maintes reprises. Voir *infra* ; Cahen, « Futuwwa », *EI*², 1965, p. 983-987.

18. L'événement est brièvement résumé par Stewart (1998, p. 123), pour illustrer les attaques subies par les chiites de Bagdad de la part de leurs contemporains sunnites ; il est évoqué un peu plus en détails par Tor (2007, p. 281), qui traduit une partie de la description de l'émeute livrée par Ibn al-Aṭīr.

événements qui s'étaient déroulés peu auparavant dans le Diyār Muḍar et venaient d'être connus à Bagdad. La ville d'al-Ruhā' (Édesse), jusqu'alors sous le pouvoir d'une petite dynastie locale, celle des Banū Numayr, dans un contexte de rivalité avec les Marwānides du Diyār Bakr, avait été prise par le protospathaire byzantin Georges Maniakes¹⁹. Cette perte territoriale pour les pays d'Islam, aux confins de l'Empire byzantin, eut des répercussions inattendues à Bagdad, occasionnant une émeute de grande ampleur lorsqu'un mystérieux soufi obtint du calife l'autorisation de proclamer le départ d'une troupe improvisée de Bagdadiens pour mener le *ḡihād* contre les Byzantins. Sibṭ ibn al-Ġawzī, qui n'évoque pas l'épisode de ṣafar, relate ainsi l'événement :

وفي ربيع الأول: تجددت ببغداد فتنة عظيمة، وسببها أن الحركي الصوفي طلب الجهاد من الخليفة، فأذن له، وأعطى المنجوق والمنشور بذلك من دار الخلافة، فاجتمع إليه لفيق كثير، وعبر إلى جامع المنصور للصلاة فيه وقراءة المنشور، فاجتاز بالمحال الغربية - وبين يديه العامة - بالسلاح، وأعلنوا بذكر أبي بكر رضوان الله عليه، ففرج إليهم أهل الكرخ، وثارَت الفتنة، ومرتقوا المنجوق، ونادى الناس: النفير النفير، ووقع القتال، ومُنِعَت الصلاة، ونُهِيَتْ دار المرتضى، واحتمى له الأتراك جيرانه، ووقعت الحرب، واحترق الكرخ، وركبت العساكر، وأشرف أهل الكرخ على خطة عظيمة، فكتب الخليفة إلى الملك والإسفهلارية، وأنكر عليهم إنكارًا عظيمًا، ونسب إليهم تمزيق المنجوق، فركب الوزير، ودخل بين الصقيين، فجاءته آجرة في صدره، وسقطت عمامته من رأسه، وعاد موهونًا، وقُتِل جماعة من أهل الكرخ ومن الأتراك، وقُتِل الغازي، واحترق الجانب الغربي، وكان السبب سقوط هبة السلطنة.²⁰

19. Honigmann et al., « al-Ruhā », *EP*, 1995, p. 607-610. Cet événement est détaillé par Sibṭ ibn al-Ġawzī, *Mir'āt al-zamān*, éd. al-Ḥinn et al-Ḥarrāt, XVIII, p. 373 ; éd. al-Ġabbūrī, XII, p. 153 ; éd. Lefèvre-Thibault, p. 657-664, et Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil* VII, p. 743-744.

20. Sibṭ ibn al-Ġawzī, *Mir'āt al-zamān*, éd. al-Ḥinn et al-Ḥarrāt, XVIII, p. 373 ; voir aussi éd. al-Ġabbūrī, XII, p. 150. Clara Lefèvre-Thibault propose une édition et une traduction du même passage, qui diffère peu de la mienne (2014, II, p. 641-644). Le même événement est rapporté par Ibn al-Ġawzī, *al-Muntaẓam* XV, p. 213-215 ; Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil* VII, p. 748-749. Une version presque aussi détaillée se trouve dans le *Ta'rīḥ al-islām* d'al-Dahabī (XXIX, p. 9-10), ainsi qu'une mention abrégée chez Ibn Kaṭīr (*al-Bidāya wa-l-nihāya* XV, p. 636) et Ibn Ḥaldūn (*Ta'rīḥ* IV, p. 642).

En rabī' 1 [mars 1031] se produisit à nouveau²¹ à Bagdad une grande *fitna*²². La cause en était que le soufi al-Ḥarākī²³ demanda au calife [l'autorisation] de partir en expédition guerrière²⁴. Il reçut cette autorisation, et on lui remit un étendard²⁵ et un décret²⁶ en ce sens, provenant du Dār al-Ḥilāfa²⁷. Une grande foule se rallia à lui. Il traversa [le Tigre] pour aller accomplir la prière et lire [publiquement] le décret à la mosquée d'al-Manṣūr²⁸. [En chemin], il traversa les quartiers

21. Le verbe employé est *tağaddada*, « se renouveler, reprendre », donnant l'idée qu'il s'agit de la résurgence d'une émeute antérieure. Bagdad avait en effet été le théâtre, dans les années précédentes, de différents troubles et soulèvements urbains relatés par les mêmes chroniques : exactions des 'ayyār-s en 416/1026, 420/1029 et 421/1030, suivies d'une révolte des habitants des quartiers touchés, affrontements entre militaires turcs et 'ayyār-s l'année suivante, débouchant sur le pillage et l'incendie du Karḥ par les Turcs, agitation de ces mêmes Turcs mécontents du *malik* Ḡalāl al-Dawla, affrontements entre sunnites et chiites autour des festivités ou pratiques chiites en 420/1029 et 421/1030, etc.

22. Ibn al-Ḡawzī et Ibn Kaṭīr la décrivent comme une *fitna* « entre sunnites et rāfiḍites » (*al-Muntaẓam* XV, p. 213 et *al-Bidāya* XV, p. 636) ; Ibn al-Aṭīr, moins anti-chiite, utilise un terme plus neutre et la décrit comme « une *fitna* entre sunnites et chiites » (*al-Kāmil* VII, p. 748).

23. *Sic*. Le même personnage est nommé al-Ḥazlaḡī par Ibn al-Ḡawzī (*al-Muntaẓam* XV, p. 213) et al-Ḥaramī par al-Dahabī (*Ta'riḥ al-islām* XXIX, p. 9) ; Ibn al-Aṭīr se garde de lui attribuer un autre nom que son *laqab* d'al-Maḍkūr, précisé par toutes les sources en dehors de Sibṭ ibn al-Ḡawzī. Les déformations de la *nisba* du personnage plaident en faveur de son caractère obscur. Louis Massignon interprète la leçon d'Ibn al-Ḡawzī sous la forme al-Ḥalaḡī, « Qarluq » (1953 [éd. 1969], p. 447, note 3). Il faudrait donc voir dans ce personnage un Turc originaire de l'Asie centrale. Je n'ai pu, quoi qu'il en soit, l'identifier.

24. Éd. al-Ḡabbūrī, XII, p. 150 et éd. al-Ḥinn et al-Ḥarrāt, XVIII, p. 373 : *al-ḡihād*. Les autres auteurs utilisent le synonyme *ḡazw*. Selon le droit musulman, seul le calife peut appeler au *ḡihād* ; le *muḡāhid* individuel, ici représenté par le mystérieux soufi, doit donc lui demander l'autorisation officielle de lever des troupes ou de rassembler des volontaires dans ce but, autorisation matérialisée par un document issu de la chancellerie abbasside. *Ḡazw* peut être employé dans les sources médiévales comme synonyme de *ḡihād* ou encore du fait d'« ordonner le bien et interdire le mal » (*al-amr bi-l-ma'rūf wa-l-nahī 'an al-munkar*) (Cook, « Ghazw », *EP*, 2013, en ligne).

25. Le terme employé, *munḡūq*, ne figure pas dans les dictionnaires arabes et vient du turc où il signifie « perle » ou « collier, ornement de perles » (Bosworth, 2001, p. 308 ; turc moderne *boncuk*). En persan, les dictionnaires modernes donnent le sens d'un élément d'enseigne, de bannière ou d'étendard (« The ball or spear-head of a banner gilded. A flag hoisted on a turret as a signal for public payer », dict. Johnson, 1852 ; « The ball or spear-head of a banner gilded ; [...] a flag », dict. Steingass, 1892). Les éditeurs du *Mir'āt al-zamān* confirment cette signification en note (*rāya*, drapeau ou étendard) ; ce sens est cohérent avec la suite du texte, qui précise que cet étendard fut déchiré au cours de l'émeute. Les éditeurs d'Ibn al-Ḡawzī ont transcrit *manḥūq*, qui ne fait pas plus sens (*al-Muntaẓam* XV, p. 213). Ibn al-Aṭīr donne pour leçon 'alam, drapeau, dissipant tout contresens potentiel (*al-Kāmil* VII, p. 748). Le terme *munḡūq* apparaît régulièrement dans les chroniques arabes pour désigner les bannières, sans doute brodées de perles, utilisées par les chiites de Bagdad lors des processions de 'āsūrā'.

26. *Manṣūr* : terme utilisé pour désigner les décrets officiels issus de la chancellerie abbasside.

27. Les palais ainsi que les administrations réduites conservées par les califes abbassides à l'époque bouyide se situaient dans le complexe palatial nommé Dār al-Ḥilāfa, « Palais du califat », situé sur les bords du Tigre, au sud de la rive orientale de Bagdad. Voir la carte (fig. 3).

28. Ḡāmi' al-Manṣūr, la mosquée d'al-Manṣūr, aussi appelée Ḡāmi' al-Madīna (mosquée de la Ville [ronde]), était la plus ancienne mosquée de Bagdad. Autrefois située au cœur de la « Ville ronde » fondée par le calife Abū Ḡa'far al-Manṣūr, elle demeura l'une des mosquées-ḡāmi'-s en activité sur la rive occidentale bien après la disparition des remparts de la Ville ronde. Il fallait, pour atteindre Ḡāmi' al-Manṣūr à partir du Dār al-Ḥilāfa,

de la rive occidentale²⁹, précédé du petit peuple³⁰ en armes. Ils se mirent à invoquer ouvertement Abū Bakr³¹ – que Dieu soit satisfait de lui ! Les habitants du Karḥ les assaillirent, et une *fitna* se déclencha. [Les habitants du Karḥ] lacérèrent l'étendard ; les gens crièrent « Aux armes ! », et des affrontements (*qitāl*) se produisirent. La prière ne put avoir lieu. La demeure du [šarīf] al-Murtaḍā³² fut pillée ; lui-même fut protégé par ses voisins turcs. Une [véritable] guerre se déclencha³³. Le Karḥ fut incendié, les militaires (*ʿasākīr*) arrivèrent à cheval, et les habitants du Karḥ encoururent un grand danger³⁴. Le calife écrivit au souverain³⁵ [bouyide] et aux grands émirs de la *isfahsalāriyya*³⁶,

traverser le Tigre sur le pont de bateaux situé face aux palais califaux, puis traverser les quartiers de la rive occidentale situés dans la prolongation du pont. Voir la carte (fig. 3).

29. Lecture fautive dans l'édition d'al-Ḥinn et al-Ḥarrāt : *al-maḥāll al-ʿarabiyya* pour *al-maḥāll al-ġarbiyya* (XVIII, p. 373). Le plus important des quartiers de la rive occidentale était celui du Karḥ, à la forte composante chiite. Ibn al-Ġawzī détaille l'itinéraire emprunté par la procession : de Bāb al-Šaʿīr, au débouché de l'ancien pont de bateau sur le Tigre, au sud de l'embouchure du canal du Šarāt, à al-Ṭāq al-Ḥarrānī, l'une des entrées du quartier de Bāb al-Bašra (*al-Muntaẓam* XV, p. 214). Voir la carte (fig. 3) pour la localisation de ces quartiers.

30. *Al-ʿamma*. Ibn al-Ġawzī offre comme variante *al-riġāl*, « les hommes », à savoir les piétons, par opposition aux cavaliers (*al-Muntaẓam* XV, p. 214).

31. Ibn al-Ġawzī : « Abū Bakr et ʿUmar [ibn al-Ḥaṭṭāb] » (*al-Muntaẓam* XV, p. 214). L'auteur hanbalite ajoute que les manifestants criaient : « Aujourd'hui est un jour de conquêtes » (*yawm maġāzī*, *al-Muntaẓam* XV, p. 214). Deborah Tor rappelle que le terme *yawm* est ici à comprendre dans son sens archaïque et belliqueux de « bataille » (2007, p. 281, n. 123), sens confirmé par la version d'Ibn al-Aṭīr qui rapporte un slogan très offensif envers la population chiite des quartiers traversés : « C'est aujourd'hui le jour de Muʿāwiya » (*al-Kāmil* VII, p. 748). Ibn al-Aṭīr se montrant dans l'ensemble moins anti-chiite qu'Ibn al-Ġawzī et son petit-fils, il est probable que l'attaque des gens du Karḥ ait été une réponse à cette provocation des volontaires sunnites du *ġihād* recrutés par le soufi-ġāzī.

32. Le šarīf al-Murtaḍā (m. 436/1044), lettré et théologien duodécimain de lignage alide, avait succédé à son frère le šarīf al-Raḍī (m. 407/1016) au poste de représentant ou syndic des Ṭālibides (*naqīb al-Ṭālibiyyīn*). Il était l'une des principales autorités religieuses du chiisme imamite bagdadien et jouissait de la faveur des souverains et vizirs bouyides, tout en maintenant de bonnes relations avec les Abbassides (Brockelmann, « al-Šarīf al-Murtaḍā », *EI*², 1998, p. 351 ; Tholib, 2002, p. 224-226 ; Abdulsater, 2017, chap. 1 ; Neggaz, 2019, p. 295-296). Il tirait sa grande richesse de possessions foncières situées sur l'Euphrate, entre Bagdad et Kerbala (Abdulsater, 2017, p. 20). Sa résidence, située au Karḥ et qui passait pour abriter une bibliothèque de 80 000 volumes, fut vandalisée plusieurs fois, non seulement en 422/1031, mais également en 416/1025 et 425/1033. Al-Murtaḍā joua à plusieurs reprises un rôle de représentant auprès des autorités politiques, que ce soit pour plaider la cause de son quartier dévasté par les *ʿayyār-s* ou celle des pratiques religieuses de la communauté duodécimaine de la rive occidentale de Bagdad (Abdulsater, 2017, p. 19-20).

33. *Wa-waqaʿat al-ḥarb* ; le terme *ḥarb* dénote une intensité plus forte que le simple combat ou affrontement armé rencontré plus haut, *qitāl*.

34. *Ašraf ahl al-Karḥ ʿalā ḥiṭṭa^{tin} ʿazīma^{tin}*. Cette expression est employée dans le même sens par Sibṭ ibn al-Ġawzī dans d'autres passages du *Mirʾāt al-zamān*.

35. Le titre de *malik*, « roi », est accordé par les sources au souverain bouyide en titre, à l'époque Ġalāl al-Dawla.

36. Le titre de *isfahsalār* ou *isfahsalār*, désignant dans le monde persan un « chef d'armée » (Bosworth, Digby, « Ispahsālār, Sipahsālār », *EI*², 1978, p. 217-219), était à l'époque bouyide surtout décerné aux commandants daylamites (Donohue, 2003, p. 197). *Al-isfahsalāriyya* désignerait donc soit un groupe d'émirs daylamites, soit un groupe de commandants sans distinction d'origine ethnique (voir la discussion proposée par Donohue, 2003, p. 199).

leur reprochant très vivement [tout ce qui s'était produit] ; il leur imputait le fait que son étendard³⁷ eût été déchiré. Le vizir³⁸ s'interposa, à cheval, entre les deux camps. Une brique³⁹ l'atteignit à la poitrine, et son turban chut de sa tête ; il en revint diminué⁴⁰. Un groupe d'habitants du Karḥ fut tué, ainsi que quelques Turcs. Le meneur⁴¹ aussi trouva la mort, et la rive occidentale fut incendiée. La [vraie] raison de tout cela, c'est que le pouvoir n'avait plus aucune autorité⁴².

Ibn al-Ġawzī offre quelques détails supplémentaires sur le déroulement de cette *fitna*, ses conséquences et la façon dont la situation finit par rentrer dans l'ordre :

ونهب دور اليهود وخاناتهم، وطلبوا لأنه قيل عنهم إنهم أعانوا أهل الكرخ، فلما كان من الغد اجتمع عامة أهل السنة من الجانبين، وانضاف إليهم كثير من الأتراك وقصدوا الكرخ، فأحرقوا وهدموا الأسواق، وأشرف أهل الكرخ على خطة عظيمة [...], وقتل من أهل الكرخ جماعة، وانتهب الغلمان ما قدروا عليه، ثم رتب الوزير قوما منعوا القتال، واحترق وخرب من هذه الفتنة سوق العروس، وسوق الأثمط، وسوق الصفارين، وسوق الدقاقين، ومواقع أخرى.⁴³

Les maisons des Juifs furent pillées ainsi que leurs boutiques⁴⁴ ; ils furent la cible [de ces exactions] car on dit qu'ils avaient prêté main-forte aux gens du Karḥ⁴⁵. Le lendemain, le petit peuple sunnite se rassembla en provenance des deux rives [de Bagdad], rejoint par de très nombreux Turcs. Ils se dirigèrent vers le Karḥ, incendièrent et détruisirent les marchés, et les habitants du Karḥ encoururent un grand péril. [Puis vient la mention de la lettre du calife et de l'attaque subie par le vizir]. Un groupe d'habitants du Karḥ fut tué, et les *ḡilmān*⁴⁶ pillèrent tout ce qu'ils purent [dans ce quartier] ; à la suite

37. *Munğūq* ; Ibn al-Ġawzī utilise le terme '*allāma*' en précisant que ce dernier avait été confié aux « combattants » (*ḡuzāt*) accompagnant le soufi, et ajoute que le calife exigeait que les peines légales (*ḥadd*) soient infligées aux coupables (*al-Muntaẓam* XV, p. 214).

38. Ibn al-Ġawzī précise : le vizir du *malik* (souverain bouyide) (*al-Muntaẓam* XV, p. 214). Le calife abbasside, à l'époque bouyide, n'avait pas de vizir à son service. Sur le vizirat bouyide, voir Donohue, 2003, chap. 2.

39. La brique cuite, *āḡurra*, matériau de construction par excellence à Bagdad, était un projectile de choix lors des soulèvements populaires. Son grand module (environ 50 cm de côté) et son poids en faisaient une arme redoutable, parfois mortelle.

40. *Mawhūn* : littéralement « affaibli », mais avec une connotation d'humiliation – double effet, physique et moral, du coup de brique reçu et de la chute du turban, camouflet infligé à celui qui le porte.

41. Mot à mot le guerrier ou conquérant, *al-ḡāzī*, à savoir le soufi qui se trouvait à l'origine de toute l'affaire.

42. *Wa-kāna al-sabab suqūṭ haybat al-saltāna*. Le terme *hayba*, qui dénote le respect mêlé de crainte que les sujets doivent éprouver envers leur souverain, désigne par métonymie l'autorité exercée par le second sur les premiers. Le terme *sultān*, qui désigne essentiellement le calife à l'époque seldjoukide, renvoie ici au détenteur de l'autorité temporelle, donc au *malik* bouyide, et *saltāna* désigne l'institution politique, en l'occurrence celle de l'émirat.

43. Ibn al-Ġawzī, *al-Muntaẓam* XV, p. 214.

44. Bagdad comptait des populations juives ainsi que chrétiennes de différentes obédiences, qui résidaient dans différents quartiers de la ville, coexistant avec leurs voisins musulmans.

45. Même version chez Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil* VII, p. 748 ; cette information est absente du récit de Sibṭ ibn al-Ġawzī.

46. Le terme *ḡulām* (pl. *ḡilmān*) désigne un jeune homme et/ou un serviteur libre, esclave ou affranchi. Dans un contexte militaire, il qualifie des gardes essentiellement turcs, la plupart du temps d'origine servile, et peut être synonyme de *Atrāk* (Turcs).

de cela, le vizir mit sur pied une troupe qui empêcha les combats [de se poursuivre]. Au cours de cette *fitna*, furent incendiés et ruinés [les quartiers de] Sūq al-ʿArūs, Sūq al-Anmāt, Sūq al-Ṣaffārīn, Sūq al-Daqqāqīn⁴⁷, ainsi que bien d'autres endroits.

Sans que l'on sache s'il s'agissait de la même *fitna* ou de simples exactions commises dans un contexte de désorganisation complète du contrôle urbain, Ibn al-Ġawzī relate ainsi les événements des mois suivants :

وفي ليلة الأحد لثمان بقين من ربيع الآخر: كبس قوم من الدعار المسجد الجامع بيراثا وأخذوا ما فيه من حصر وسجادات، وقلعوا شباهة الحديد، وزاد الاختلاط في هذه الأيام وعاد القتال بين العوام، وكثرت العملات، واجتاز سكران بالكرخ فضرب [بالسيف] رأس صبي فقلته، ولم يجر في هذه الأشياء إنكار من السلطان لسقوط هيئته.⁴⁸

La nuit du dernier dimanche de rabīʿ 2 [25 avril 1031] : un groupe de mauvais garçons⁴⁹ attaqua la mosquée-*ḡāmiʿ* de Barātā⁵⁰. Ils y volèrent tapis et nattes, et arrachèrent les grilles de fer [des fenêtres]. Le désordre⁵¹ augmenta ces jours-là, et les combats (*qitāl*) reprirent entre gens du peuple (*ʿawāmm*). Les attaques se multiplièrent. Un homme saoul, traversant le Karḥ, frappa de son épée un enfant à la tête et le tua ; or aucune condamnation de tels actes ne vint de la part du souverain⁵², qui n'avait plus aucune autorité⁵³.

وفي جمادي الآخرة: قتل العامة الكلاكي، وكان ينظر قديماً في المعونة، وأحرقوه ثم زاد الاختلاط ببسط العوم كثيراً، وأثاروا الفتنة ووقع القتال في أصقاع البلد من جانبه، واقتتل أهل نهر طابق، وأهل القلائن، وأهل الكرخ، وأهل باب البصرة، وفي الجانب الشرقي أهل سوق السلاح، وأهل سوق الثلاثاء، وأهل باب الطاق والأساكفة، وأهل سوق يَحْيَى والرهادرة، وأهل الفرضة، وأهل درب سليمان حتى قطع الجسر ليفرق بين الفريقين، ودخل العيارون البلد، وكبسوا أبا محمد النسوي في داره بدرب الزبرج، وكثرت الاستقفاء نهراً والكبس ليلاً.⁵⁴

47. Respectivement : le marché des mariées, le marché des tapis de selle, le marché des dinandiers et le marché des minotiers, selon toute probabilité des sous-ensembles des marchés du Karḥ.

48. Ibn al-Ġawzī, *al-Muntaẓam* XV, p. 214.

49. *Duʿār* : vauriens, débauchés, brigands, bandits.

50. Barātā était un faubourg de la rive occidentale de Bagdad, situé à l'est de l'ancienne ville ronde. S'y trouvait une mosquée-*ḡāmiʿ* chiite, où le calife abbasside avait, deux ans auparavant, tenté d'imposer une *ḥuṭba* sunnite, provoquant la colère des fidèles et de nombreux troubles. Voir les événements de l'année 420/1029, détaillés par Ibn al-Ġawzī, *al-Muntaẓam* XV, p. 198-201.

51. *Iḥtilāl*, terme utilisé par les chroniqueurs et notamment par Ibn al-Ġawzī pour décrire l'état de troubles permanents dans lequel se trouvait plongée Bagdad au cours de ces années. En conséquence, plus que par « confusion », on peut traduire le terme par « désordre » ou même « chaos ».

52. Le terme utilisé ici est *sulṭān*.

53. *Li-suqūṭ haybatihī*.

54. Ibn al-Ġawzī, *al-Muntaẓam* XV, p. 214-215.

En ġumādā 2 [mai-juin 1031] : le petit peuple (*al-‘amma*) mit à mort al-Kalālīkī, l’ancien superviseur de la police⁵⁵, et le brûla. À la suite de cela, le désordre (*iḥtilāl*) s’accrut, car la populace⁵⁶ avait pris ses aises. Ils déclenchèrent une *fitna*, et des combats (*qitāl*) eurent lieu dans l’ensemble des quartiers des deux rives. S’entre-combattirent les habitants de Nahr Ṭābiq, d’al-Qallā’in, du Karḥ et de Bāb al-Baṣra⁵⁷, et sur la rive orientale, les habitants de Sūq al-Silāḥ, de Sūq al-Ṭalātā’, de Bāb al-Ṭāq, d’al-Asākifa, de Sūq Yaḥyā⁵⁸, d’al-Rahādīra, d’al-Furḍa et de Darb Sulaymān⁵⁹. On finit par couper le pont⁶⁰, afin de séparer les deux partis. Les ‘*ayyār*-s pénétrèrent dans la ville ; ils attaquèrent Abū Muḥammad al-Nasawī⁶¹ chez lui, à Darb al-Zibriġ⁶². Les agressions⁶³ se multiplièrent de jour, et les assauts [contre les maisons] de nuit.

55. *Kāna yanṣur qadīm^{an} fī al-ma‘ūna* ; voir aussi Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil* VII, p. 748, qui rattache ces événements à la *fitna* de rabī‘ 1.

56. L’éditeur donne le terme *al-‘awm* ou *al-‘awmm*, que je rectifie en *al-‘awāmm* en raison du sens.

57. Quartiers de la rive occidentale, situés au sud de l’ancienne Ville ronde. Ces quartiers tiraient leur nom des canaux du Karḥ ou d’éléments urbains entre-temps disparus : ainsi, Bāb al-Baṣra désignait à l’époque de la fondation de Bagdad la porte sud-ouest de la Ville ronde. Ces quartiers étaient mitoyens les uns des autres. On rencontrait, du nord au sud, Bāb al-Baṣra, puis [Nahr] al-Qallā’in et Nahr Ṭābiq, tous deux situés à l’intérieur du quartier, plus important en superficie, du Karḥ : voir carte (fig. 3). Le Karḥ et Nahr Ṭābiq étaient connus pour leur importante population imamite, tandis que les quartiers de Bāb al-Baṣra et Nahr al-Qallā’in comportaient une population majoritairement sunnite, avec une forte coloration hanbalite pour le premier. Il est possible qu’il faille comprendre, dans cette énumération de quartiers, que ceux-ci s’opposaient deux à deux : Nahr Ṭābiq contre al-Qallā’in, le Karḥ contre Bāb al-Baṣra, etc.

58. Les cinq premiers de ces huit quartiers étaient en effet situés sur la rive orientale ; comme leurs homologues de la rive occidentale, il s’agissait de zones à la fois peuplées et commerçantes. Le quartier de Bāb al-Ṭāq se trouvait au nord de la rive orientale, au débouché du pont supérieur ; il comprenait le marché nommé Sūq Yaḥyā. Le « marché aux armes », Sūq al-Silāḥ, se trouvait également à proximité, tandis que le « marché du mardi », Sūq al-Ṭalātā’, le plus important espace commercial de la rive orientale, se trouvait plus au sud, en direction du Dār al-Ḥilāfa (voir fig. 3). Le « marché des cordonniers », [Sūq] al-Asākifa, était situé à proximité (ou à l’intérieur) de Sūq al-Ṭalātā’ ; un quartier homonyme existait aussi au Karḥ. Bāb al-Ṭāq, Sūq Yaḥyā et al-Furḍa étaient des quartiers à forte population imamite (Neggaz, 2019, p. 299).

59. Les deux derniers toponymes désignent des quartiers situés sur la partie septentrionale de la rive occidentale, au nord du pont supérieur et du quartier d’al-Ḥarbiyya. Le toponyme al-Furḍa renvoie à un port ou un entrepôt sur le Tigre. Le Strange évoque deux endroits portant ce nom, tous deux situés sur la rive occidentale : le « port supérieur », ou port de Ġa’far, au débouché de Ḥandaq Ṭāhir sur le Tigre, au nord du pont supérieur, et le « port inférieur », ou port du Karḥ, à l’embouchure de Nahr ‘Īsā (1900, p. 51 et 85, *furḍa* étant vocalisé *farḍa*). Darb Sulaymān étant proche du pont supérieur et de Ḥandaq Ṭāhir, le port cité ici est très probablement le « port supérieur ». Je n’ai pu identifier le quartier d’al-Rahādīra.

60. Probablement le pont « supérieur » ou septentrional, reliant le nord de la rive occidentale (où se trouvaient notamment al-Furḍa et, plus au sud, Darb Sulaymān) au nord de la rive orientale (Bāb al-Ṭāq et Sūq Yaḥyā). Les ponts de bateaux qui mettaient en communication les deux rives de Bagdad, constitués de barques reliées entre elles par une chaîne métallique, sur lesquelles on posait un plancher de bois, étaient aisés à démonter. Une fois le ou les ponts coupés, il était beaucoup plus difficile de traverser : bien que le passage fût encore possible en empruntant un bac, les grands mouvements de foule d’une rive à l’autre devenaient impossibles.

61. Ce personnage, épisodiquement nommé chef de la police (*ma‘ūna*), lié aux ‘*ayyār*-s et célèbre pour sa corruption et ses exactions, a été évoqué plus haut.

62. Je n’ai pu identifier cette rue.

63. Attaques par derrière, attaques à coup de bâton, embuscades (*istiḡfā’*).

وفي هذه الأيام : لحقت القادر بالله شكاة أرجف به فوقع الانزعاج وانتقل من كان ملتجئاً إلى داره ومقيماً بها، ونقل ما كان فيها من الأموال، وتكلم الغلمان في مطالبة الأمير ولي العهد بمال البيعة، ثم استقل الخليفة مما وجدته.⁶⁴

Ces jours-là, le calife al-Qādir bi-Llāh fut pris d'un mal qui fit craindre pour sa vie⁶⁵. Cela créa un vif émoi⁶⁶, et les personnes qui s'étaient réfugiées dans son palais⁶⁷ et y résidaient en partirent ; [ceux qui y avaient] mis en sécurité leurs biens (*amwāl*) les reprirent, et les *gilmān* parlèrent de faire appeler le prince héritier présomptif⁶⁸ avec l'argent [qu'il devait distribuer] pour la *bay'a*⁶⁹. Mais par la suite, le calife se rétablit.

À la suite de cet épisode, les *gilmān* bagdadiens se plaignirent au calife du souverain bouyide Ġalāl al-Dawla et tentèrent d'obtenir qu'il ne soit plus mentionné dans la *ḥuṭba*. Cette revendication, fréquente, était motivée par le fait que Ġalāl al-Dawla n'assurait aucune solde aux troupes de Bagdad, occasionnant la révolte périodique des *gilmān* et de leurs émirs. L'un des recours possibles des militaires turcs était d'en appeler au calife, qui seul détenait l'autorité symbolique en théorie nécessaire pour nommer ou destituer le *malik* bouyide ; mais al-Qādir refusa de céder aux exigences des *gilmān*, invoquant les conventions (*'uhūd*) qui le liaient à Ġalāl al-Dawla. La situation restait cependant tendue à Bagdad, où les conflits confessionnels, tout autant que les exactions des *'ayyār-s* et les révoltes populaires contre ces derniers, formaient un arrière-plan d'agitation sociale et de confusion. La focalisation des *gilmān* turcs sur le fait d'obtenir de l'argent des prétendants bouyides laissait les habitants de la ville en proie aux déprédations des *'ayyār-s* et des émeutiers, car en cas de révolte ou de pillages de grande ampleur, les instances de contrôle urbain dépendaient du renfort des troupes cantonnées à Bagdad.

Dans ce contexte explosif, le moindre événement de la vie urbaine pouvait déclencher des émeutes, avec leur cortège de pillages, d'incendies et de victimes civiles. Ibn al-Aṭīr laisse entrevoir, sans les décrire en détail, les conséquences en termes de désordres urbains que pouvait engendrer la perte de pouvoir politique et économique du souverain bouyide Ġalāl al-Dawla qui, en geste de démission autant que de faillite, en fut réduit à libérer ses chevaux, symboles de son statut militaire et de sa richesse :

64. Ibn al-Ġawzī, *al-Muntaẓam* XV, p. 215.

65. Mot à mot : qui fit circuler des rumeurs à son propos (*arḡafa bihi*).

66. *Inzi'āğ* : inquiétude, trouble, émoi, agitation.

67. *Fi dārīhi*, c'est-à-dire dans le Dār al-Hilāfa, le complexe palatial abbasside situé sur la rive orientale du Tigre et protégé par une enceinte. Le Dār al-Hilāfa servait de lieu protégé (*ḥarīm*), et les Bagdadiens avaient l'habitude de s'y mettre à l'abri ainsi que leurs biens lorsque les circonstances laissaient redouter pillages ou attaques sur leurs quartiers.

68. *Al-amīr walī al-'ahd*, fils du calife en titre, et récemment imposé comme héritier présomptif par les émirs de Bagdad (voir les événements de l'année 421/1030 dans les chroniques, par exemple Ibn al-Ġawzī, *al-Muntaẓam* XV, p. 206).

69. Il s'agit de la gratification distribuée aux troupes par un nouveau calife lors de sa cérémonie d'intronisation, en récompense du serment d'allégeance, *bay'a*, de ses sujets.

وَفِيهَا، فِي رَجَبٍ، أَخْرَجَ الْمَلِكُ جَلَالَ الدَّوْلَةِ دَوَابَّهُ مِنَ الْإِصْطَبِلِ، وَهِيَ خَمْسُ عَشْرَةَ دَابَّةً، وَسَيَّيَهَا فِي الْمَيْدَانِ بَغِيرِ سَائِسٍ، وَلَا حَافِظٍ، وَلَا عَلَفٍ، فَعَلَ ذَلِكَ لِسَبَبَيْنِ: أَحَدُهُمَا عَدَمُ الْعَلَفِ، وَالثَّانِي أَنَّ الْأَتْرَاكَ كَانُوا يَلْتَمِسُونَ دَوَابَّهُ وَيَطْلُبُونَهَا كَثِيرًا، فَضَجَرَ مِنْهُمْ، فَأَخْرَجَهَا وَقَالَ: هَذِهِ دَوَابِّي مِنْهَا: خَمْسُ لِمُرْكُوبِي، وَالْبَاقِي لِأَصْحَابِي، ثُمَّ صَرَفَ حَوَاشِيَهُ، وَفَرَّاشِيَهُ، وَأَتْبَاعَهُ، وَأَغْلَقَ بَابَ دَارِهِ لِانْقِطَاعِ الْجَارِي لَهُ، فَتَارَتْ لِذَلِكَ فِتْنَةٌ بَيْنَ الْعَامَةِ وَالْجُنْدِ وَعَظُمَ الْأَمْرُ، وَظَهَرَ الْعَيَّارُونَ.⁷⁰

Cette année-là, en rağab [juin-juillet 1031] : Ġalāl al-Dawla fit sortir ses montures de [ses] écuries ; il y en avait quinze. Il les lâcha en liberté dans l'hippodrome (*al-maydān*), sans personne pour les conduire ni les surveiller, et sans fourrage. Il fit cela pour deux raisons : tout d'abord, par manque de fourrage ; mais aussi parce que les Turcs lui réclamaient continûment ses montures, avec insistance, et qu'il en était exaspéré. Il les libéra donc, déclarant : « Voici mes cavales ; cinq que je monte personnellement, et les autres pour mes compagnons (*aṣḥabī*) ». Puis il licencia sa suite, ses domestiques et ses dépendants, et ferma la porte de son palais car ses revenus s'étaient taris. À la suite de cela, une *fitna* se déclencha entre le peuple (*ʿāmma*) et l'armée (*ğund*), l'affaire prit d'énormes proportions, et les *ʿayyār-s* firent leur apparition.

Le récit d'Ibn al-Aṭīr ne donne pas plus de précisions sur les exactions des *ʿayyār-s* ainsi revenus sur le devant de la scène bagdadienne, ni sur la nature de l'émeute qui avait opposé les militaires à la population bagdadienne ; il s'agissait probablement de combats pour s'approprier les précieuses montures du Bouyide ruiné. Ibn al-Aṭīr indique qu'à la suite de cette *fitna*, les militaires obtinrent finalement du calife ce qu'ils lui réclamaient depuis quelque temps, à savoir que Ġalāl al-Dawla fût exclu de la *ḥuṭba*, en expression de sa déchéance politique.

La situation resta précaire les mois suivants. Ibn al-Ġawzī témoigne de la grande tension qui régnait lors d'une période en théorie doublement marquée par des festivités : celles du *Mihrağān* persan⁷¹ et celles de la fin du mois de *ramaḍān*.

وكان المهرجان في رمضان فلم يجلس السلطان فيه ولا ضرب له دبدبة على ما جرى به الرسم، وقد كان الطبالون انصرفوا قبل ذلك بأيام وقطعوا ضرب الطبل في أوقات الصلوات وذلك لانقطاع الاقامة عنهم وعن الحواشي، ثم وقع عيد الفطر فجرت الحال على مثل هذه [السبيل]، ولم يركب إلى الجامع والمصلين صاحب المعونة، ولا ضرب بوق، ولا نشر علم، ولا أظهرت زينة، وزاد الاختلاط ووقعت الفتنة بين العوام، وأحرقت سوق الخراطين، ومدبغة الجلود، وقبلها سوق القلائين، وكثر الاستقفاء والكبسات، ثم حدث في شوال فتنة بين أصحاب الأكسية وأصحاب الخلقان أشفى منها أهل الكرخ على خطر عظيم، والفريقان متفقان على مذهب التشيع.⁷²

70. Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil* VII, p. 751.

71. Sur cette fête d'origine mazdéenne, célébrée aux alentours de l'équinoxe d'automne, et son adaptation dans l'Irak abbasside, voir Calmard, « Mihrağān », *EP*, 1990, p. 15-20. Sur le caractère princier des célébrations de *Mihrağān*, et de celles, symétriques, de *Nawrūz* à l'époque abbasside, voir Borroni, 2017, p. 38-57.

72. Ibn al-Ġawzī, *al-Muntazam* XV, p. 216.

Le *Mihrağān* [cette année-là] survint pendant le mois de ramadān [août-septembre 1031]. Contrairement à la coutume, le souverain (*al-sulṭān*) ne tint pas audience, et on ne fit pas résonner les tambours (*al-dabdaba*) en son honneur. Les joueurs de percussions (*ṭabbālūn*) avaient quitté [leur fonction] plusieurs jours auparavant et avaient cessé de faire résonner les tambours à l'heure des prières, car leurs salaires n'étaient plus payés, de même que ceux [des gardes] de la suite (*ḥawāšī*). Puis vint la fête de la rupture du jeûne (*ʿīd al-fiṭr*), et la situation se poursuivit de même. Le chef de la police (*ṣāḥib al-maʿūna*) ne vint pas [avec ses hommes s'assurer de la sécurité de] la grande mosquée ni des deux oratoires (*muṣallayān*); aucune trompe (*būq*) ne résonna, on ne déploya aucun drapeau, ni ne suspendit d'ornement. Le désordre (*iḥtilāl*) augmenta encore, et une *fitna* éclata au sein de la populace (*bayna al-ʿawāmm*). Plusieurs quartiers furent incendiés, dont le Sūq al-Harrāṭīn⁷³, la tannerie des cuirs, et avant elle le Sūq al-Qallāʾīn⁷⁴. Embuscades et assauts de maisons étaient monnaie courante. Puis, en šawwāl, une *fitna* eut lieu entre Gens du manteau⁷⁵ et Gens des guenilles⁷⁶, raison pour laquelle les habitants du Karḥ coururent un grand péril; les deux factions appartenaient au *maḏhab* chiite.

On s'aperçoit ici d'un défaut de composition dans la chronique d'Ibn al-Ġawzī, l'auteur répétant la mention d'un événement déjà évoqué au début de la même année, et utilisant presque mot pour mot la formule qu'il avait déjà employée pour décrire la situation critique dans laquelle s'étaient trouvés les habitants du Karḥ lors de la *fitna* du mois de rabīʿ 1. Ce point nous offre quelques indices sur les méthodes de l'écriture historique chez Ibn al-Ġawzī, soit que ce dernier ait eu accès à deux sources rapportant un même événement avec une chronologie légèrement différente (l'incident étant signalé au mois de šafar dans la première version, au mois de šawwāl dans la seconde), soit qu'il ait confondu en un seul plusieurs événements distincts (la *fitna* du *Mihrağān* et celle de šafar). Dans les deux cas, le texte montre un défaut d'attention de la part d'Ibn al-Ġawzī, ce qui n'a rien pour surprendre de la part d'un auteur extrêmement prolix, à qui certains contemporains reprochaient d'écrire trop vite et de ne pas se relire⁷⁷.

Les événements des derniers mois de l'année, tels que rapportés par le chroniqueur hanbalite, laissent voir une situation toujours aussi fragile, secouée par de nouveaux troubles et soulèvements :

73. Le « marché des tourneurs [de bois] », que je n'ai pu localiser.

74. Le « marché des frituriers », sans doute situé à proximité du canal (*nahr*) et du quartier du même nom, sur la rive occidentale.

75. *Aṣḥāb al-aksiya*, sans doute pour *aṣḥāb al-kisāʾ*. Voir la note 14.

76. *Ahl al-ḥulqān*. Je n'ai pu identifier ce groupe; l'édition d'Ibn al-Aṭīr donne une variante, *aṣḥāb al-ḥilʿān*, au ductus consonantique proche. Les deux auteurs précisent qu'il s'agit de deux groupes ou courants chiites.

77. Ibn Rağab (m. 795/1393), biographe hanbalite tardif d'Ibn al-Ġawzī, notait, à la suite de nombreux éloges décernés au maître bagdadien, que certains lui reprochaient « les nombreuses erreurs contenues dans ses traités. La raison en est évidente, car il multipliait les ouvrages; et lorsqu'il avait fini d'écrire un livre, au lieu de le relire, il s'absorbait [immédiatement] dans un autre. [...] Pour cette raison, on a rapporté qu'il disait [à propos de lui-même] : "Je suis un compilateur, et non un auteur" (*anā murattib^{un}, wa-lastu bi-muṣannif^{dn}*) » (*Dayl* I, p. 412).

وئارت في هذا الوقت فتنة بين الغلبان، فالت العوام إلى بعضهم فأوقعوا بهم وأخذوا سلاحهم، ثم نودي في الكرخ بإخافة العيارين وبإحلالهم يومين، فلما كان الليل اجتمعوا وكانوا نحواً من خمسين ووقفوا على دجلة بإزاء دار المملكة وعليهم السلاح وبين أيديهم المشاعل، وصاحوا بعد الدعاء للملك بأن يا مولانا عبيدك العيارون، وما زيد ابن النسوي واليا علينا فإن عدل عنه وإلا أحرقتنا وأفسدنا، وانصرفوا نخرج قوم منهم إلى السواد، ثم طلبوا فهربوا، ثم عادوا إلى الكسبات والعملات.⁷⁸

Au même moment, une *fitna* se déclencha entre les *gilmān*. La populace (*al-ʿawāmm*) prit le parti de certains d'entre eux; ils leur tendirent une embuscade et s'emparèrent de leurs armes. Puis l'on proclama au Karḥ une action d'intimidation contre les *ʿayyār-s*, et que [leur sang] était rendu licite pour une durée de deux jours. Lorsque la nuit vint, ils se rassemblèrent; ils étaient près d'une cinquantaine. Ils se tinrent sur le bord du Tigre, en face du Palais bouyide (Dār al-Mamlaka); ils étaient armés et portaient des flambeaux. Ils crièrent des invocations en faveur du souverain [bouyide] (*al-malik*), proclamant: « Ô notre maître, les *ʿayyār-s* sont tes esclaves! Nous ne voulons pas d'al-Nasawī comme responsable⁷⁹; qu'il soit destitué, sans quoi nous incendierons et sèmerons le trouble (*fasād*) ». Puis ils se retirèrent. Une partie d'entre eux prit la direction du Sawād⁸⁰, mais ils furent poursuivis et s'enfuirent; par la suite, ils reprirent attaques et embuscades.

وفي أول ذي الحجة: جرت فتنة وقتال شديد على القنطريتين العتيقة والجديدة، واعترض أهل باب البصرة قوماً من القميين لزيارة المشهدين بالكوفة والحائر، وقتلوا منهم ثلاثة نفر، وجرحوا آخرين، وامتنعت زيارة المشهد بمقابر قريش يومئذ.⁸¹

Début dū al-ḥiġġa [novembre 1031]: une *fitna* se déclencha, et de violents combats (*qitāl šadīd*) eurent lieu sur les deux ponts, le Vieux pont et le Pont neuf⁸². Les habitants de Bāb al-Baṣra

78. Ibn al-Ġawzī, *al-Muntaẓam* XV, p. 216.

79. *Mā nurīd Ibn Nasawī wālīyy^{an} ʿalaynā*. Le terme employé ici, *wālī*, désigne en général le gouverneur d'une ville, fonction en théorie distincte de celle de chef de la police. Sans doute ne faut-il pas prendre au pied de la lettre la formulation d'Ibn al-Ġawzī mais la comprendre comme une expression de la puissance localement acquise par Ibn al-Nasawī, dans un contexte général d'effritement du pouvoir, tant bouyide qu'abbasside. Il n'en reste pas moins que le terme *wālī* désigne clairement une personne nommée par les autorités politiques, ici bouyides.

80. Le Sawād était la région agricole fertile entourant Bagdad, où de nombreux villages pouvaient devenir l'objet des pillages des *ʿayyār-s*.

81. Ibn al-Ġawzī, *al-Muntaẓam* XV, p. 216.

82. Al-Qanṭara al-ʿatiqa et [al-Qanṭara] al-ġadida. À Bagdad, le terme *qanṭara*, « passerelle », désignait un pont de pierre permettant de franchir l'un des multiples canaux (*nahr*, pl. *anhār*) qui sillonnaient la ville, par opposition au terme *ġisr*, « pont », désignant exclusivement un pont de bateau sur le Tigre (ou tout autre grand fleuve). Les deux ponts cités ici permettaient de franchir le canal du Ṣarāt, situé juste au sud de l'ancienne Ville ronde; le plus ancien, datant de la fondation de Bagdad, permettait de franchir ce canal dans le prolongement de Bāb al-Kūfa, l'entrée sud-ouest de la Ville ronde. Le « pont neuf », lui, se rencontrait au niveau de Bāb al-Baṣra (Le Strange, 1900, carte II, p. 15). Les ponts/passerelles, lieux de passage entre des quartiers par ailleurs isolés par le réseau de canaux, étaient souvent le théâtre d'affrontements entre quartiers rivaux.

s'opposèrent à des pèlerins venus de Qumm pour se rendre aux sanctuaires de Kufa et de Kerbala⁸³. Ils tuèrent trois personnes parmi eux, et en blessèrent d'autres. Ce jour-là, le pèlerinage au mausolée du cimetière des Qurayš⁸⁴ fut impossible.

Ibn al-Aṭīr, lui, relie et condense ainsi ces événements, pour évoquer de façon résumée les troubles qui secouèrent la vie bagdadienne pendant plus de deux mois :

ثُمَّ حَدَّثَ فِي شَوَّالٍ فِتْنَةً بَيْنَ أَصْحَابِ الْأَكْسِيَّةِ وَأَصْحَابِ الْخِلْعَانِ، وَهُمَا شِيعَةٌ، وَزَادَ الشَّرَّ، وَدَامَ إِلَى ذِي الْحِجَّةِ، فَوُودِيَ فِي الْكَرْخِ بِإِخْرَاجِ الْعِيَّارِينَ، خَرَجُوا، وَاعْتَرَضَ أَهْلُ بَابِ الْبَصْرَةِ قَوْمًا مِنْ قَوْمٍ أَرَادُوا زِيَارَةَ مَشْهَدِ عَلِيٍّ وَالْحُسَيْنِ، عَلَيْهِمَا السَّلَامُ، فَقَتَلُوا مِنْهُمْ ثَلَاثَةً نَفَرًا، وَامْتَنَعَتْ زِيَارَةُ مَشْهَدِ مُوسَى بْنِ جَعْفَرٍ.⁸⁵

En šawwāl [septembre-octobre 1031], une *fitna* se produisit, opposant les Gens du manteau (*aṣḥāb al-akṣiya*) et les *aṣḥāb al-ḥilʿān*⁸⁶, qui sont deux [groupes] chiites. Beaucoup de mauvaises choses se produisirent, et cela dura jusqu'en dū al-ḥiġġa. On proclama, au Karḥ, l'expulsion des ʿayyār-s, et ils quittèrent le quartier. Les habitants de Bāb al-Bašra s'opposèrent à un groupe venu de Qumm, qui souhaitait faire le pèlerinage aux tombeaux (*mašhad-s*) de ʿAlī et al-Ḥusayn, le Salut soit sur eux. Trois d'entre eux furent tués, et le pèlerinage au *mašhad* de Mūsā b. Ġaʿfar fut rendu impossible.

Le mois suivant, le calife al-Qādir mourut à l'âge de 83 ans, après 39 ans de règne⁸⁷ ; par peur qu'une nouvelle *fitna* ne se déclençât à l'annonce de la vacance du poste califal, la *bayʿa* fut rapidement prise en faveur de son fils et *walī al-ʿahd* Abū Ġaʿfar, qui choisit pour *laqab* al-Qāʾim bi-amr Allāh. Le *šarīf* al-Murtaḍā fut le premier à prêter serment, et les Turcs se montrèrent à

83. *Ziyārat al-mašhadayn bi-l-Kūfa wa-l-Ḥāʾir* : les deux mausolées sont ceux de ʿAlī ibn Abī Ṭālib à Najaf, près de Kufa, et de son fils al-Ḥusayn à Kerbala ; tous deux sont situés au sud de Bagdad, à respectivement 160 et 100 km environ de la capitale abbasside.

84. Les *maqābir Qurayš*, ou tombeaux des Qurayš, étaient situés dans le cimetière nommé Maqbarat Bāb al-Tibn, au nord de la rive occidentale de Bagdad, à une petite distance du tombeau de deux imams du chiisme duodécimain : le septième imam Mūsā b. Ġaʿfar ou Mūsā al-Kāẓim (m. 183/799), fils de Ġaʿfar al-Šādiq, et le neuvième imam, son petit-fils Muḥammad ibn ʿAlī al-Riḍā, ou Muḥammad al-Ġawād (m. 219/834). Autour de leurs mausolées (*mašhad-s*) fut construite à l'époque safavide la mosquée d'al-Kāẓimayn (sous le règne de Šāh Ismāʿil, r. 908-930/1502-1524 ; voir Streck, Dixon, « al-Kāẓimayn », *EP*, 1978, p. 887-889), mais leurs tombeaux eux-mêmes étaient des lieux de dévotion chiite depuis au moins les débuts de l'époque bouyide. La circulation de pèlerins chiites dans les quartiers sunnites de Bagdad, et vice-versa, était régulièrement source de tensions et susceptible de déclencher des émeutes ; voir Neggaz, 2019 ; 2022.

85. Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil* VII, p. 749.

86. *Aṣḥāb al-ḥulqān* chez Ibn al-Ġawzī, voir la note 76.

87. Soit 86 et 41 années lunaires respectivement.

nouveau anxieux de recevoir l'argent inhérent à leur *bay'a*. C'est dans cette atmosphère toujours troublée, à peine une semaine après la mort d'al-Qādir, que survint la célébration chiite du jour de Ġadīr Humm, le 18 dū al-ḥiġġa. Le souverain bouyide Mu'izz al-Dawla avait instauré à Bagdad, en 352/963, des festivités célébrant le souvenir de ce jour où, selon la tradition chiite, le prophète Muḥammad avait distingué le futur premier imam, 'Alī b. Abī Ṭālīb⁸⁸. Les réjouissances organisées dans les quartiers chiites à l'occasion de cette fête irritaient les sunnites des quartiers voisins, qui ripostaient depuis 389/999 par la célébration, huit jours plus tard, du « Jour de la caverne » (Yawm al-Ġār), célébrant l'épisode de l'hégire au cours duquel Muḥammad se dissimula dans une grotte en compagnie d'Abū Bakr, pour échapper à ses poursuivants mecquois⁸⁹. Voici la description que livre Ibn al-Ġawzī de ces festivités, dans le contexte troublé de la succession califale, de l'agitation des *ġilmān* et des 'ayyār-s, et des échauffourées entre sunnites et chiites bagdadiens :

وفي يوم الإثنين الثامن عشر من ذي الحجة: كان الغدير، وقام العيارون بالإشعال في ليلته، ونحر جمل في صبيحته بعد أن جبو الأسواق والمحال لذلك، واشتد تبسط هذه الطائفة، وخلعوا جلباب المراقبة وتبسطوا وضربوا وقتلوا، وفعل أهل السنة في محالهم ما كانوا يفعلونه من تعليق الثياب والسلاح، وإظهار الزينة، ونصب الأعلام، وإشعال النيران ليلاً في الأسواق في يوم الاثنين المقبل زعماً منهم أنه في هذا اليوم اجتمع رسول الله ﷺ وأبو بكر في الغار.⁹⁰

Le lundi 18 dū al-ḥiġġa [6 décembre 1031] : ce fut [le jour] d'al-Ġadīr. La nuit même⁹¹, les 'ayyār-s commencèrent à se déployer. Au matin, ils égorgèrent un chameau, après avoir taxé les marchés et les quartiers (*maḥāll*) pour [en percevoir le prix]. Ce groupe (*tā'ifa*) en prit à ses aises ; ayant perdu toute crainte de Dieu, ils se donnaient du bon temps, frappaient et tuaient. Les sunnites, dans leurs quartiers⁹², suspendirent, imitant [ce que faisaient leurs voisins chiites], vêtements, armes et décorations, et dressèrent des drapeaux ; le lundi suivant, ils allumèrent des feux nocturnes dans les marchés, sous le prétexte que ce jour-là, le Prophète, paix et salut sur lui, s'était retrouvé avec Abū Bakr dans la caverne.

La tournure peu favorable aux sunnites de ce passage, surprenante pour qui connaît le hanbalisme viscéral de l'auteur du *Muntaẓam*, s'explique sans doute par le fait qu'Ibn al-Ġawzī s'appuie, pour écrire l'histoire de cette période, sur une source antérieure, certainement Hilāl al-Ṣābi', moins anti-chiite que lui-même.

88. Amir-Moezzi, « Ghadīr Khumm », *EI*³, 2014, en ligne.

89. De la même façon, une célébration sunnite était organisée huit jours après 'āšūrā', en muḥarram. Sur la mise en place et le déroulement de ces célébrations à Bagdad, voir Neggaz, 2019, p. 299-300 et notes 174-176. Pour une comparaison de la mise en place de ces festivités et des réactions populaires qu'elles déclenchaient dans la Bagdad bouyide et au Caire sous les Fatimides, voir Sanders, 1994, p. 124-128.

90. Ibn al-Ġawzī, *al-Muntaẓam* XV, p. 219.

91. À savoir le lundi soir, le « jour » du mardi débutant à la nuit tombée.

92. *Ahl al-sunna fī maḥāllihim*.

L'année 422/1031 était presque achevée, mais les jours restants furent à nouveau le théâtre de troubles et d'exactions de la part des *'ayyār-s* :

ثم أن العيارين أسعروا الناس ليلاً كبساً لمنازلهم وأخذاً لأموالهم، ثم ظهرُوا وعدلوا بالكسبات عن الكرخ إلى باقي الحال.⁹³

Par la suite, les *'ayyār-s* [continuèrent à] tourmenter les gens de nuit, attaquant leurs demeures pour leur voler leurs biens (*amwāl*). Après quoi ils se manifestèrent [au grand jour] et allèrent mener leurs attaques dans d'autres quartiers que le Karḥ.

Achevant l'évocation des événements de l'année par la sécheresse et les épidémies qui frappèrent l'Irak et l'Iran occidental, Ibn al-Ġawzī indique que la caravane du pèlerinage ne put partir en provenance du Ḥurāsān et de l'Irak (et donc de Bagdad), en raison des dangers pesant sur les routes et des troubles (*iḍṭirāb*) affectant l'ensemble de la région⁹⁴. Ce fait n'était pas nouveau : depuis 415/1024-1025, le pèlerinage irakien était interrompu⁹⁵, témoignant de l'incapacité du souverain bouyide comme du calife abbasside à contrôler les territoires situés entre Bagdad et La Mecque ou, tout du moins, à assurer la sécurité des pèlerins sur la route.

3. Une année de *fitna-s* : un lourd bilan à Bagdad

En une année hégirienne, les Bagdadiens avaient donc subi, outre les exactions des incontrôlables *'ayyār-s*, au moins six, et peut-être sept épisodes qualifiés de *fitna-s* par les chroniqueurs. La chronologie des événements fait ressortir de façon impitoyable l'enchaînement de ces épisodes qui laissaient la population civile exténuée et meurtrie. Šafar (février 1031), rabī' 1 (mars), rabī' 2 (avril), ġumādā 2 (juin), ramaḍān (août-septembre), šawwāl (septembre-octobre), dū al-qa'da (octobre-novembre) et dū al-ḥiġġa (novembre-décembre) : aucun répit n'était accordé aux Bagdadiens. Certaines de ces émeutes s'éteignaient après un jour ou deux, mais d'autres pouvaient durer jusqu'à plusieurs semaines, et les conflits se ravivaient au moindre prétexte. L'année 422/1031 fut, certes, particulièrement troublée, mais les chroniques montrent une récurrence de ces troubles à Bagdad, avec une accentuation en période de vacance ou de faiblesse des pouvoirs centraux, comme c'est ici le cas.

Un tableau récapitulatif (fig. 2) permet de synthétiser les principales caractéristiques des troubles de l'année 422/1031 ; il devient ainsi possible de dégager quelques traits communs de ces épisodes, qu'il s'agisse des événements déclencheurs, des acteurs des émeutes, de leur déroulement, de leurs conséquences ou de la situation des institutions étatiques qu'ils laissent deviner, en matière de contrôle urbain notamment.

93. Ibn al-Ġawzī, *al-Muntaẓam* XV, p. 219.

94. Ibn al-Ġawzī, *al-Muntaẓam* XV, p. 220.

95. Comme en témoignent les chroniques étudiées, en particulier celles d'Ibn al-Ġawzī et de Sibṭ ibn al-Ġawzī.

	Sources	Date	Contexte ou élément déclencheur	Lieux	Acteurs	Interventions du pouvoir ou demandes d'intervention	Conséquences
1	Ibn al-Ğawzī	şafar	attaque contre un groupe chiite	Karḥ	commerçants du Karḥ (auto-organisés) contre les ʿayyār-s	les habitants du Karḥ demandent l'intervention de la police (<i>maʿūna</i>)	pillages
2	Ibn al-Ğawzī, Ibn al-Aṭīr, Sibṭ ibn al-Ğawzī	rabīʿ 1	réponse vive des chiites du Karḥ contre une procession sunnite traversant leur quartier	Karḥ	habitants du Karḥ (chiites) contre volontaires (sunnites) mobilisés pour le ḡihād	intervention de la garde armée, à cheval; intervention du vizir bouyide	pillages et incendies; mécontentement du calife contre le souverain bouyide; le vizir bouyide est blessé; plusieurs morts, civils et militaires
3	Ibn al-Ğawzī, Ibn al-Aṭīr	rabīʿ 2	attaque contre la mosquée chiite d'al-Barāṭa	rive occidentale	combats entre gens du peuple (<i>ʿawāmm</i>)	le pouvoir est trop faible pour intervenir	nombreux affrontements, mort de civils, dont un enfant; désordre général
4	Ibn al-Ğawzī	ḡumādā 2	l'ancien chef de la police est mis à mort par le peuple	nombreux quartiers des deux rives	sunnites contre chiites? petit peuple (<i>ʿamma</i>) et ʿayyār-s	le pont est coupé, le chef de la police est attaqué chez lui; craintes pour la santé du calife	désordres, affrontements, attaques des ʿayyār-s
5	Ibn al-Aṭīr	rağab	le Bouyide Ğalāl al-Dawla se sépare de ses gardes et de ses montures	(non précisé)	<i>fitna</i> entre le peuple (<i>ʿamma</i>) et l'armée (<i>ğund</i>); apparition des ʿayyār-s	(non précisé)	(non précisé)
6	Ibn al-Ğawzī, Ibn al-Aṭīr, Sibṭ ibn al-Ğawzī	ramaḍān	pas de festivités pour le ʿīd ni pour <i>Mihrağān</i>	rive occidentale	<i>fitna</i> entre les ʿawāmm	aucune intervention	incendies, pillages
7	Ibn al-Ğawzī, Ibn al-Aṭīr	şawwāl	(non précisé)	Karḥ	<i>fitna</i> entre deux groupes chiites	(non précisé)	« grand péril » encouru au Karḥ

	Sources	Date	Contexte ou élément déclencheur	Lieux	Acteurs	Interventions du pouvoir ou demandes d'intervention	Conséquences
8	Ibn al-Ğawzī	šawwāl ?	fitna entre les ġilmān	Karḥ et autres quartiers	‘awāmm et ġilmān, puis habitants du Karḥ contre les ‘ayyār-s	les ‘ayyār-s en appellent au souverain bouyide	attaques et embuscades
9	Ibn al-Ğawzī	ḏū al-qā‘da	pèlerins iraniens en visite aux lieux saints chiites	rive occidentale, Bāb al-Bašra	habitants (sunnites) de Bāb al-Bašra contre les pèlerins chiites	(non précisé)	trois morts, plusieurs blessés, interruption du pèlerinage chiite
10	Ibn al-Ğawzī	ḏū al-ḥiġġa	festivités (chiites) de Ġadīr Ḥumm	rive occidentale, Karḥ	les ‘ayyār-s festoient et se livrent à des déprédations	aucune intervention	morts civils, pillages

Fig. 2. Les *fitna*-s de l'année 422/1031 à Bagdad.

Sous ses différentes réalisations singulières, la *fitna* apparaît ici comme une réaction collective à un incident perçu comme une provocation. Événement brut, elle naît de façon inopinée dans des quartiers bien précis de la capitale abbasside, presque toujours sur la rive occidentale ; telle une vague, elle surgit soudainement⁹⁶, s'amplifie (*zādat*⁹⁷, *ištaddat*⁹⁸, *‘aẓumat*⁹⁹ *al-fitna/al-fitan*), se déploie jusqu'à atteindre de nouveaux territoires (*ittašalat al-fitna/al-fitan ilā...*¹⁰⁰), quartiers ou villes voisines ; elle se prolonge dans le temps (*dāmat*¹⁰¹, *ṭālat*¹⁰², *istamarrat*¹⁰³ *al-fitna*). Si enfin

96. Les verbes utilisés pour indiquer la naissance d'une *fitna* sont variés : certains sont neutres, comme *waqa‘a* (se produire), *qāma* (survenir, éclater), *ġarā* (avoir lieu, arriver), *ḥadaṭa* (survenir, advenir), *ibtada‘a* (débuter), tandis que d'autres, comme *naša‘a* (grandir), *ḥāḡa* (éclater, faire rage) ou *tāra* (se déchaîner), donnent une impression de violence. Ces occurrences ainsi que les suivantes proviennent des trois principales chroniques utilisées ici, mais ne se limitent pas aux événements de l'année 422/1031.

97. Ex. Ibn al-Ğawzī, *al-Muntaẓam* XV, p. 321 (année 441/1049-1050); Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil* VIII, p. 111 (année 445/1053-1054).

98. Ex. Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil* VII, p. 532 (année 393/1002-1003); Sibṭ ibn al-Ğawzī, *Mir‘āt al-zamān* XVIII, p. 314 (année 415/1024).

99. Ex. Ibn al-Ğawzī, *al-Muntaẓam* V, p. 32 (année 392/1001-1002); XVI, p. 283 (année 482/1089-1090).

100. Ex. Ibn al-Ğawzī, *al-Muntaẓam* XIV, p. 118 (année 348/959-960); XV, p. 120 (année 407/1016-1017); XVII, p. 5 (année 486/1093-1094); Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil* VII, p. 320 (année 349/960-961).

101. Ex. Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil* V, p. 549 (année 210/825-826); IX, p. 400 (année 569/1173-1174).

102. Ex. Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil* VII, p. 335 (année 335/946-947).

103. Ex. Ibn al-Ğawzī, *al-Muntaẓam* XV, p. 208 (année 421/1030-1031).

elle s'apaise (*sakanat al-fitna*¹⁰⁴, *taskin al-fitna*¹⁰⁵), se replie, s'éteint (*hamadat al-fitna*¹⁰⁶, *yuhmid al-fitna*¹⁰⁷) ou est éteinte (*intafa'at, itfa' al-fitna*¹⁰⁸), elle peut aussi renaître (*'adat*¹⁰⁹, *tağaddadat*¹¹⁰ *al-fitna*), et s'enchaîner à la précédente (*tatāba'at al-fitna*¹¹¹), les braises de la colère populaire demeurant vives sous les cendres de la tranquillité apparemment retrouvée.

Les embrasements populaires étaient des événements craints et redoutés, en raison de leurs lourdes conséquences sur les populations civiles, et les chroniques se font l'écho de cette crainte (*hāfa [min] al-fitna*¹¹², *maḥāfat al-fitna*¹¹³, *ḥawf^{an} min al-fitna*¹¹⁴, *ḥīfat al-fitna*¹¹⁵, *ḥuṣīyat al-fitna*¹¹⁶) comme l'un des éléments récurrents de la vie urbaine. La *fitna* est en effet un point culminant, le climax d'une série de micro-événements qui débouchent sur le pire ; moment de rupture de l'équilibre précaire de la ville, dans un contexte de tensions sociales, confessionnelles et politiques, la population la sait latente, la sent naître et mûrir, jusqu'au moment où l'ordre urbain bascule dans les combats de rue et les incendies, se soldant presque toujours par des morts civiles. La *fitna* possède une temporalité propre, sa durée s'exprime dans des expressions telles que : « au temps de l'émeute » (*fi zamān al-fitna*¹¹⁷), « pendant les jours d'émeute » (*fi ayyām al-fitna*¹¹⁸), ou tout simplement « au cours de l'émeute » (*fi al-fitna*¹¹⁹). Bien entendu, le temps de la *fitna* est un temps mauvais, un temps de malheurs et de calamités (*awdiyyat al-fitna*¹²⁰), un temps d'injustice et de déraison, un moment de vulnérabilité pour les simples Bagdadiens, qu'ils soient acteurs ou victimes des événements – ou les deux, tour à tour¹²¹.

104. Ex. Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil* X, p. 211 (année 602/1205-1206) ; Sibṭ ibn al-Ġawzī, *Mir'āt al-zamān* XVIII, p. 421 (année 417/1026-1027) ; XVIII, p. 436 (année 431/1039-1040) ; XX, p. 397 (année 544/1149-1150).

105. Ex. Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil* VII, p. 316 (année 363/973-974).

106. Ex. Sibṭ ibn al-Ġawzī, *Mir'āt al-zamān* XV, p. 367 (année 256/869-870).

107. Ex. Sibṭ ibn al-Ġawzī, *Mir'āt al-zamān* VIII, p. 19 (année 60/679-680).

108. Ex. Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil* VIII, p. 373 (année 486/1093-1094) ; Sibṭ ibn al-Ġawzī, *Mir'āt al-zamān* XXI, p. 340 (année 583/1187-1188).

109. Ex. Ibn al-Ġawzī, *al-Muntaẓam* XV, p. 335 (année 444/1052-1053) ; Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil* VII, p. 321 (année 363/973-974).

110. Ex. Ibn al-Ġawzī, *al-Muntaẓam* XIV, p. 363 (année 382/992-993) ; XV, p. 329 (année 443/1051-1052) ; Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil* VIII, p. 95 (année 443/1051-1052) ; *al-Kāmil* VII, p. 757 (année 423/1031-1032) ; Sibṭ ibn al-Ġawzī, *Mir'āt al-zamān* XVIII, p. 479 (année 442/1050-1051).

111. Ex. Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil* VI, p. 746 (année 317/929-930).

112. Ex. Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil* II, p. 348 (année 16/637-638).

113. Ex. Sibṭ ibn al-Ġawzī, *Mir'āt al-zamān* XV, p. 47 (année 237/851-852).

114. Ex. Sibṭ ibn al-Ġawzī, *Mir'āt al-zamān* II, p. 166 (période préislamique).

115. Ex. Ibn al-Ġawzī, *al-Muntaẓam* XV, p. 343 (année 411/1020-1021).

116. Ex. Ibn al-Ġawzī, *al-Muntaẓam* XVIII, p. 146 (année 556/1161).

117. Ex. Ibn al-Ġawzī, *al-Muntaẓam* X, p. 70 (année 198/813-814).

118. Ex. Ibn al-Ġawzī, *al-Muntaẓam* XVI, p. 266 (année 479/1086-1087) ; Sibṭ ibn al-Ġawzī, *Mir'āt al-zamān* VIII, p. 279 (année 64/683-684).

119. Ex. Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil* VIII, p. 167 (année 451/1059-1060) et p. 449 (année 494/1100-1101).

120. Ex. Ibn al-Ġawzī, *al-Muntaẓam* VI, p. 159 (année 75/694-695).

121. E. Tixier du Mesnil (2011, p. 22) caractérise ainsi la *fitna* andalouse du v^e/xi^e siècle comme une « violence protéiforme qui transforme les victimes en bourreaux ».

Elle est enfin, aux yeux de l'historienne ou de l'historien, une manifestation de la faiblesse des pouvoirs centraux, incapables d'y mettre fin. La *fitna* peut ainsi être comprise comme le moment ou le lieu, dans la vie urbaine, qui échappe à l'État central et à son contrôle, comme à celui des autorités locales ou des autres acteurs du contrôle urbain. La qualification comme *fitna*, par des auteurs des VI^e-VII^e/XII^e-XIII^e siècles, des troubles urbains secouant Bagdad peut être interprétée de façon proche de l'analyse que Gabriel Martinez-Gros livre des acceptions du terme au sein de la théorie plus tardive d'Ibn Ḥaldūn : « Sont des *fitna* les violences qui n'accouchent pas d'un État, celle des bédouins quand ils ne songent qu'au pillage, celle des mercenaires ou des mamelouks de l'État finissant, aux deux extrémités de la courbe de l'État – avant l'État avec la violence sauvage, après l'apogée avec la violence sénile des milices et des administrations.¹²² »

4. Des causes confessionnelles ou socio-économiques

Inopinée mais non inexplicable : sous la plume des chroniqueurs médiévaux, la *fitna* a des causes (*sabab*, *asbāb*¹²³) qui en expliquent l'émergence. Dans la grande majorité des cas rapportés ici, les raisons de l'émeute sont confessionnelles et présentées comme telles : la *fitna* oppose des populations sunnites à leurs voisins chiïtes, notamment aux habitants des quartiers connus pour leur forte composante imamite, comme le Karḥ, mais aussi Nahr Ṭābiq sur la rive occidentale, ou Bāb al-Ṭāq et Sūq Yaḥyā sur la rive orientale. Les quartiers de Bāb al-Baṣra et Nahr al-Qallā'in, eux, abritaient une population essentiellement sunnite et, pour le premier, de nombreux activistes hanbalites, prompts à « faire le coup de poing » contre leurs voisins chiïtes. La proximité géographique de ces quartiers engendrait de fréquentes escarmouches, qui dégénéraient facilement en émeutes, notamment lorsque des célébrations religieuses comme 'āṣūra' ou Ġadīr Ḥumm exprimaient au grand jour les pratiques rituelles des chiïtes du Karḥ ou d'autres quartiers, qui devaient traverser les quartiers sunnites pour se rendre à la mosquée d'al-Kāẓimayn ou à celle de Barāṭā, les deux principaux lieux de cultes chiïtes de Bagdad¹²⁴.

À l'époque seldjoukide, le militantisme sunnite des sultans ne permit plus les processions de 'āṣūra' ; les affrontements entre sunnites et chiïtes restèrent nombreux, mais s'y ajoutèrent de nombreuses émeutes internes aux différentes composantes du sunnisme de l'époque, inégalement soutenues par les souverains – hanbalites contre aṣ'arites en particulier¹²⁵. Il est d'ailleurs à noter que les émeutes ne se portaient qu'extrêmement rarement contre les populations non musulmanes de Bagdad. Il est toutefois mentionné, par Ibn al-Ġawzī et Ibn al-Aṭīr, que lors de

122. Martinez-Gros, 2011, p. 14.

123. Ex. Ibn al-Ġawzī, *al-Muntaẓam* XIV, p. 126 (année 349/960-961) ; Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil* V, p. 293 (année 176/792) et VIII, p. 95 (année 443/1051-1052) ; Sibṭ ibn al-Ġawzī, *Mir'āt al-zamān* XIX, p. 396 (année 478/1085).

124. Voir la carte de Bagdad proposée et commentée par Nassima Neggaz (2022, p. 175) : « Les processions religieuses et le partage de l'espace entre chiïtes et sunnites à Bagdad à l'époque Buyide ».

125. Sur cette période, voir Van Renterghem, 2015, vol. 1, chap. 14. Sur l'attitude des pouvoirs abbasside et seldjoukide envers aṣ'arites et hanbalites, voir Gobran, 2019, p. 188 sq.

la *fitna* déclenchée par le soufi-*muğāhid* al-Ḥarakī en rabīʿ 1 422/février-mars 1031, les maisons des Juifs furent pillées, car ils furent accusés de s'être rangés du côté des chiïtes au cours des événements¹²⁶. Mais ce n'est pas là le cœur de la *fitna*, qui apparaît, sans ambiguïté aucune, avant tout comme l'affrontement de deux factions musulmanes.

Les *fitna*-s pouvaient aussi, comme l'illustrent plusieurs de celles s'étant déroulées en 422/1031, opposer aux *ʿayyār*-s les habitants d'un quartier, riches commerçants ou civils plus modestes, qui étaient la cible de leurs déprédations. Il n'est d'ailleurs pas exclu que les exactions des *ʿayyār*-s aient été teintées d'une connotation confessionnelle. En effet, le Karḥ semble avoir été le terrain de prédilection de leurs pillages et cambriolages, déclenchant régulièrement l'action collective des habitants de ce quartier pour les en chasser (comme au mois de ṣafar). On peut certes penser que cela découlait du caractère commerçant du Karḥ, et de la présence de nombreux marchés, boutiques, et sans doute résidences de riches marchands, sans compter les élites non commerçantes, comme le *šarīf* al-Murtaḍā¹²⁷ dont le domicile fut, en rabīʿ 1, l'objet d'un pillage en règle. Cependant, les attaques systématiques des *ʿayyār*-s sur ce quartier connu pour son importante population chiïte, et l'association, en dū al-ḥiğga, des déprédations des *ʿayyār*-s avec la célébration chiïte de Ġadīr Humm, le laissent assez nettement percevoir¹²⁸. Le *šarīf* al-Murtaḍā lui-même était un riche notable en vue dans les milieux politiques, mais aussi l'une des figures éminentes du chiïsme duodécimain bagdadien ; ces deux raisons se conjuguèrent probablement pour le désigner comme cible des *ʿayyār*-s.

126. Ibn al-Ğawzī, *al-Muntaẓam* XV, p. 214, et Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil* VII, p. 748 ; repris par al-Ḍahabī, *Taʾrīḥ al-islām* XXIX, p. 9, et Ibn Kaṭīr, *al-Bidāya wa-l-nihāya* XV, p. 636. Cette information fait d'ailleurs partie des quelques éléments conservés par Ibn Ḥaldūn dans son *Histoire de l'Orient*, où quelques lignes synthétisent en les confondant plusieurs des émeutes qui eurent lieu en 422/1031 : « Ces jours-là [après la mort d'al-Qādir et la succession d'al-Qā'im], une *fitna* se produisit à Bagdad entre sunnites et chiïtes. Les maisons des Juifs furent pillées, et des marchés de Bagdad furent incendiés. Quelques percepteurs de taxes (*ğubāt al-maks*) furent tués, et les *ʿayyār*-s se soulevèrent » (*Taʾrīḥ* IV, p. 642). Il serait intéressant de comprendre pourquoi la mention du pillage des maisons juives, anecdotique chez les chroniqueurs plus anciens, est incluse parmi les rares informations conservées par Ibn Ḥaldūn qui synthétise en trois phrases plusieurs pages des chroniques antérieures. De même, la mention de la mise à mort de percepteurs de taxes (*maks*, pl. *mukūs*, désignant les taxes non canoniques régulièrement perçues par les pouvoirs politiques) est propre à Ibn Ḥaldūn et n'apparaît pas dans les textes antérieurs que j'ai pu consulter – à moins qu'il ne s'agisse ici d'un euphémisme pour désigner les *ʿayyār*-s et leurs extorsions financières liées à la « protection » (*ḥimāya*) des quartiers commerçants (voir la note 144).

127. Voir la note 32.

128. Une connotation sunnite ou anti-chiïte du milieu des *ʿayyār*-s bagdadiens est cohérente avec le rappel, fait par D. Tor (2007, notamment le chap. 8 ; « *Ayyār* », *EI*³, 2014, en ligne), du fait que les *ʿayyār*-s trouvent leur origine, au début du III^e/IX^e siècle, dans des confréries de combattants sunnites de la foi, volontaires (*muṭṭawwiʿa*) pour combattre les mouvements considérés comme hérétiques dans l'Orient iranien. Sur l'appartenance sunnite des *ʿayyār*-s à la période seldjoukide, mais aussi sur ce qui les distinguait des activistes hanbalites contemporains, voir Van Renterghem, 2015, vol. 1, p. 451-453.

5. Petit peuple, police et « mauvais garçons » : les acteurs des *fitna*-s

5.1. La *fitna* ou le moment de l'action collective

Les acteurs des *fitna*-s de l'année 422/1031 sont presque uniquement des entités collectives. Contrairement à certaines figures du contrôle urbain, les émeutiers ne sont presque jamais individualisés, sauf lorsqu'un chef prend la tête d'un groupe, comme c'est le cas pour le soufi-*muğāhid* à l'origine de la première grande *fitna* de l'année ; encore son identité reste-t-elle mal établie pour les auteurs des chroniques qui écrivaient plusieurs décennies après les faits.

En conséquence, les acteurs des troubles sont désignés par des termes collectifs : regroupés sur un critère géographique lorsqu'il s'agit des habitants d'un quartier précis (*ahl al-Karḥ*, *ahl Bāb al-Baṣra*) ; par une distinction de catégories sociales lorsqu'il s'agit de mettre en scène le petit peuple bagdadien (*al-ʿamma*, *al-ʿawāmm*) ; par une approche fonctionnelle lorsqu'il s'agit de désigner les commerçants (*al-tuğḡār*), mais aussi les « mauvais garçons » (*al-ʿayyār-s*, *al-duʿʿār*) ou les militaires (*al-ḡilmān*, *al-ḡund*), également désignés par leur ethnonyme (*al-Atrāk*). Ce recours à des termes génériques pour désigner les protagonistes de la *fitna* démontre que l'une des caractéristiques de celle-ci est bien l'extension des combats qu'elle entraîne : est *fitna* ce qui oppose entre eux deux groupes de la population urbaine, dont il n'est pas possible d'évaluer l'ampleur numérique exacte, mais qui comptaient certainement plusieurs dizaines, voire plusieurs centaines d'émeutiers, ou même plus pour les *fitna*-s les plus meurtrières d'entre elles.

On peut d'ailleurs noter qu'aucune appellation spécifique n'est attribuée aux protagonistes des *fitna*-s urbaines : que l'émeute soit qualifiée de *fitna* ou de *ṭawra*¹²⁹, ses acteurs conservent leurs dénominations collectives d'origine, sans doute en raison de la valeur explicative de celles-ci, les lecteurs des chroniques comprenant de façon immédiate pourquoi tel quartier s'affrontait à tel autre, ou quelle mobilisation les exactions des *ʿayyār-s* déclenchaient parmi leurs victimes. *ʿAwāmm*, *ḡilmān*, habitants du Karḥ ou de Bāb al-Baṣra ne sont jamais fondus sous une même dénomination – émeutiers, révoltés ou rebelles –, qui effacerait les raisons mêmes de leur participation aux événements et rendrait ceux-ci illisibles ou incompréhensibles.

Un dernier point mérite d'être soulevé dans ce retour sur les événements de l'année 422/1031 : il s'agit de l'absence des ulémas, souvent considérés, à la suite des travaux d'Ira Lapidus notamment, comme les porte-paroles occasionnels des populations locales auprès de souverains étrangers¹³⁰.

129. Terme ponctuellement employé par Sibṭ ibn al-Ġawzī, ex. *Mirʾāt al-zamān*, éd. al-Ḥinn et al-Ḥarrāṭ, XVIII, p. 414 ; éd. al-Ġabbūrī, XII, p. 184. Les verbes *ṭāra*, « se révolter », ou *ṭāwara*, « déclencher une révolte », se trouvent également dans les chroniques. Ces termes sont cependant moins employés que celui de *fitna*.

130. Ira Lapidus, dans son étude fondatrice sur les sociétés urbaines du domaine mamelouk, affirmait en effet : « The ulama, or religious leaders, had emerged as the effective spokesmen and representatives of urban communities » (1984, p. 7). Si lui-même exposait très clairement qu'il s'agissait là d'une spécificité de l'époque, la période précédente, jusqu'au XI^e siècle, ayant vu l'émergence et la consolidation de communautés spécifiquement islamiques, et les XI^e-XIII^e siècles la diffusion, sous l'égide des Seldjoukides et de leurs successeurs, notamment ayyoubides, de nouvelles institutions urbaines venues d'Iran, ses conclusions ont souvent été reprises et considérées comme pertinentes y compris pour décrire des sociétés urbaines antérieures à l'époque mamelouke.

Aucun *‘ālim* bagdadien n’est mentionné par les sources dans le déroulement des *fitna*-s étudiées ; le soufi-*muğāhid* à l’origine de la grande émeute du début de l’année n’est présenté ni comme un *‘ālim* ni comme une figure locale, et n’est d’ailleurs pas identifiable dans les sources bagdadiennes de l’époque. Loin de jouer le rôle d’intermédiaire souvent imputé aux ulémas dans les conflits opposant le petit peuple urbain aux autorités régnant sur la ville, il apparaît au contraire comme un boutefeu, mobilisant puis instrumentalisant (à moins qu’il ne le subisse ?) le militantisme sunnite de ses recrues pour provoquer les habitants chiïtes de la rive occidentale. L’un des seuls protagonistes individualisé des soulèvements de cette année reste ainsi un semi-anonyme, les sources ne s’accordant pas sur son identité, puisque seule sa *nisba* est parfois mentionnée, sous des variantes impossibles à trancher historiquement.

Il est bien entendu exclu de tirer des conclusions générales à partir d’une étude de cas portant sur une seule année dans une unique ville. Il n’en reste pas moins que l’on doit souligner le fait que dans la dizaine d’émeutes urbaines signalées par les sources en 422/1031 aucune figure de meneur local n’émerge¹³¹ – en dehors du soufi-*muğāhid* demeuré quasi anonyme, et qui trouva la mort au cours des événements –, et que les ulémas et autres notables locaux ne paraissent pas prendre part aux événements. Aucun autre meneur n’est mentionné dans la description des factions confessionnelles, qu’elles soient sunnites ou chiïtes. Le fait est digne d’être noté, car il contraste avec d’autres périodes où des personnages clairement individualisés et identifiés sont présentés comme les instigateurs de soulèvements urbains¹³², la plupart du temps sur des

Pour un usage récent des analyses de Lapidus dans le contexte d’une étude sur les soulèvements urbains, de la fin de l’époque mamelouke en l’occurrence, voir Elbendary qui résume ainsi ces thèses : « The non-Arab and often non-Muslim-born rulers needed the support and legitimization of the ulama, whose implicit approval helped maintain social order, and the ulama came to depend in part on the patronage of the rulers » ; par ailleurs, « the ulama acted both as agents of protest occasionally and, perhaps more often, as mediators between the state and the crowd » (2015, p. 126). Elbendary donne par la suite plusieurs exemples de révoltes urbaines dans lesquelles les ulémas jouèrent un rôle important de négociateurs entre les autorités mameloukes et le peuple révolté ; tous ses exemples datent du ix^e/xv^e siècle et se sont déroulés au Caire ou à Damas.

131. Dans d’autres contextes, en revanche, un « chef de l’émeute » est parfois désigné par le terme *ra’s al-fitna* ; le personnage ainsi nommé peut, ou non, être individualisé par la mention de son nom. Mu‘āwiya ibn Abī Sufyān est ainsi désigné comme « chef de la [première] *fitna* » par Sibṭ ibn al-Ġawzī (*Mir’āt al-zamān*, éd. al-Ḥinn et al-Ḥarrāt, VIII, p. 406) ; pour d’autres exemples moins célèbres, voir *Mir’āt al-zamān* XIII, p. 26 (affrontements entre les tribus arabes yéménites et qaysites dans la Ghouta de Damas en 182/798-799), ou XXII, p. 140 (émeute impliquant les hanbalites à Damas en l’an 600/1203-1204). Le terme est également employé au pluriel : *ru’ūs al-fitna*, ex. *Mir’āt al-zamān* VIII, p. 405 (notice d’al-Ḥuṣayn b. Numayr, m. 67/686-687) ou XI, p. 392 (révolte contre le gouverneur omeyyade du Ḥurāsān Naṣr b. Sayyār, année 130/747-748).

132. Voir par exemple la figure du hanbalite al-Barbahārī (m. 329/941), meneur de plusieurs soulèvements hanbalites à Bagdad dans les années 320/930 (Laoust, « al-Barbahārī », *EP*², 1960, p. 1070-1071 ; Melchert, « al-Barbahārī », *EP*³, 2009, en ligne) ; ou encore ses compagnons de *maḏhab* qui firent parler d’eux à la fin de la période bouyide et au début de la période seldjoukide : les deux hashémites, Ibn Sukkara (m. après 461/1068), qui fut à l’origine de plusieurs *fitna*-s déclenchés par son activisme militant dans l’« interdiction du mal et le commandement du bien » (Van Renterghem, 2010, p. 216), et Abū Ġa‘far ibn Abī Mūsā (m. 470/1077), l’un des plus fervents opposants à son jeune confrère Ibn ‘Aqīl (Makdisi, 1963, p. 240-248 ; Van Renterghem, 2010, p. 212-213).

bases idéologiques incarnées dans le motif d'« ordonner le bien et interdire le mal » (*al-amr bi-l-ma'rūf wa-l-nahī 'an al-munkar*)¹³³.

5.2. *Petit peuple, 'ayyār-s et militaires*

De nombreuses *fitna-s* ont pour acteur principal le petit peuple de Bagdad, désigné par le terme plus ou moins neutre de « *al-āmma* », ou celui, plus péjoratif, de « populace » (*al-awāmm, al-awm*)¹³⁴, qui intervient comme acteur principal dans la moitié des émeutes de l'année 422/1031 (celles des mois de rabī' 1, rabī' 2, ġumādā 2, raġab, ramadān et šawwāl). C'est au petit peuple sunnite que sont attribués les slogans anti-chiïtes puis l'incendie du Karḥ lors de la grande émeute de rabī' 1 ; à la « plèbe » (*al-awāmm*), sans doute autant sunnite que chiïte, que sont imputés les combats interconfessionnels de rabī' 2, le déclenchement de la *fitna* de ġumādā 2 et de celle de ramadān. Car les catégories sociales croisaient les appartenances confessionnelles sans les recouvrir, et il était une *āmma* sunnite comme il en existait une chiïte. Presque jamais individualisés, les membres anonymes de la *āmma* formaient une entité collective clairement identifiable par les auteurs et lecteurs de l'époque, et figuraient parmi les acteurs majeurs des *fitna-s* urbaines, agents de violences (attaques et agressions, incendies, parfois meurtres) proches, dans leurs modalités, de celles exercées par les *'ayyār-s*. Les chroniqueurs distinguent cependant nettement l'action des *'ayyār-s*, dont l'objectif était avant tout financier (vols, extorsions, pillages), de celle de la *āmma*, qui paraît mue par la colère et la sensibilité confessionnelle plus que par l'appât du gain – ce qui ne l'empêchait pas, parfois, de déclencher des pillages de représailles dans les quartiers « ennemis ».

Sunnites et chiïtes des deux rives, *'ayyār-s*, *āmma* et *awāmm*, sont donc les principaux acteurs (et souvent déclencheurs) des *fitna-s* de cette année troublée. On doit leur adjoindre les militaires turcs de Bagdad, désignés par des termes collectifs qui mettent l'accent tantôt sur leur fonction professionnelle (*al-ġund*), tantôt sur leur appartenance ethnique (*al-Atrāk*), tantôt sur leur origine servile (*al-ġilmān*). Alors que l'on s'attendrait à les trouver du côté du maintien de l'ordre, ces troupes étaient elles-mêmes à l'origine de nombreux troubles. Certains de ces événements, politiques et non qualifiés de *fitna-s* dans les sources, ne sont pas recensés ici : il s'agit des nombreuses interventions des militaires turcs de Bagdad pour obtenir la nomination ou la destitution d'un souverain bouyide susceptible de leur procurer un revenu pérenne, ou de leurs turbulentes réclamations pour que leur soient payées les sommes dues en échange de la *bay'a* faite au nouveau calife. Parfois, leurs exigences entraînaient une turbulence inscrite dans l'espace urbain, jusqu'à initier de véritables mouvements de troupes. Les *ġilmān* pouvaient aussi impliquer dans leurs combats certaines parties de la *āmma* bagdadienne et se trouver

133. Sur ce concept, voir Cook, « al-Nahy 'an al-Munkar », *EP*, 2004, Suppl. (= XII), p. 644-646 ; Cook, « Ghazw », *EP*, 2013, en ligne. Ce principe servait fréquemment de prétexte à des interventions musclées dans l'espace public, en particulier pour les hanbalites bagdadiens : voir Cook, 2001, p. 114-144.

134. Sur la *āmma* bagdadienne et son rôle dans les *fitna-s* de l'époque seldjoukide, voir Van Renterghem, 2015, vol. 1, p. 448-450.

ainsi à l'origine de *fitna*-s, comme ce fut le cas en raġab et šawwāl de cette année. Ils mettaient volontiers à profit l'occasion que leur offraient certaines *fitna*-s d'augmenter leurs possessions : dans l'émeute de rabī' 1, on les retrouve aux côtés du petit peuple sunnite, attaquant le Karḥ et pillant « tout ce qu'ils purent¹³⁵ ».

5.3. Les acteurs institutionnels

Les troupes turques cantonnées à Bagdad, devenues une force majeure dans le choix des souverains bouyides, mais aussi un facteur récurrent de désordres urbains, sont à distinguer de la garde urbaine, ou police, désignée à l'époque sous le terme de *ma'ūna*¹³⁶. Les forces de police, commandées par un chef (*ṣāḥib al-ma'ūna*), étaient sous l'autorité du souverain bouyide régnant sur l'Irak ; visiblement, en cette époque de rivalité entre deux prétendants à l'émirat irakien, Ġalāl al-Dawla et Abū Kalīḡār, cette institution ne jouait qu'un rôle de second plan. La majorité des *fitna*-s retracées ici ne semblent pas avoir provoqué l'ingérence de la *ma'ūna* : dans six des dix cas évoqués, aucune réaction du pouvoir bouyide n'est indiquée – ce qui ne signifie pas forcément que la police ou l'armée n'intervinrent pas, mais laisse penser que si intervention il y eut, elle n'eut aucun effet sur les événements. Dans trois de ces cas, les chroniqueurs précisent même que le pouvoir se montra impuissant à réagir, en raison de sa faiblesse globale, comme en témoigne ce jugement sans appel d'Ibn al-Ġawzī commentant les événements désastreux de rabī' 1 : « Le souverain ne s'opposa nullement à ces faits, car il avait perdu toute autorité¹³⁷. » Enfin, au moins une *fitna* fut déclenchée contre la police elle-même : celle de ġumādā 2, qui débuta par la mise à mort de l'ancien chef de la *ma'ūna*, un dénommé Ibn al-Kalālīkī¹³⁸.

Si aucune autre information n'est disponible à propos de ce personnage, ce n'est pas le cas de celui qui était à la tête de la police bagdadienne en 422/1031, Abū Muḥammad (ibn) al-Nasawī, cité à de nombreuses reprises dans les chroniques pour ses malversations et l'intensité de ses activités criminelles, au point qu'il était vilipendé par les 'ayyār-s eux-mêmes, dont il avait pourtant enrôlé un groupe comme force de police auxiliaire en 421/1030¹³⁹. Ibn al-Ġawzī lui consacre une notice biographique à la date de sa mort, en raġab 452/août 1060, dans laquelle il rapporte qu'il entendit le *ḥadīṭ* mais le transmet très peu, avant d'en venir à sa réputation

135. Voir la version d'Ibn al-Ġawzī, *al-Muntaẓam* XV, p. 214.

136. Sur l'évolution de la terminologie, le terme *ma'ūna* remplaçant, au iv^e/x^e siècle, celui, antérieur, de *ṣurṭa*, par ailleurs réemployé aux périodes postérieures, voir Rébillard, 2021, p. 217-221.

137. *Wa lam yaġrī fī ḥādīhi al-ašyā' inkār min al-sultān li-suqūṭ haybatihī* (Ibn al-Ġawzī, *al-Muntaẓam* XV, p. 214), où *sultān* désigne sans doute le *malik* bouyide, détenteur effectif de l'autorité ; voir aussi la formule très proche de Sibṭ ibn al-Ġawzī, citée plus haut : « La [vraie] raison de tout cela, c'est que le souverain n'avait plus aucune autorité » (*Mir'āt al-zamān*, éd. al-Ḥinn et al-Ḥarrāṭ, XVIII, p. 373 ; éd. al-Ġabbūrī, XII, p. 150).

138. Ibn al-Ġawzī, *al-Muntaẓam* XV, p. 214 ; Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil* VII, p. 748. Aucune autre information n'est disponible sur ce personnage.

139. Ibn al-Ġawzī, *al-Muntaẓam* XV, p. 207.

sulfureuse d'assassin¹⁴⁰. Mais les renseignements les plus détaillés sur le personnage sont à rechercher dans la partie chronique de son œuvre. Ibn al-Ğawzī l'évoque ainsi à propos des premiers débordements de l'année 422/1031, en šafar : se soulevant contre les 'ayyār-s, les commerçants du Karḥ demandèrent au responsable bouyide de la sécurité urbaine « d'adjoindre à la police (*ma'ūna*) des renforts, afin de rétablir l'ordre dans la ville. Abū Muḥammad al-Nasawī fut renommé en poste. [...] Puis les 'ayyār-s prirent le dessus, Ibn al-Nasawī s'enfuit, et les *fitna*-s reprirent¹⁴¹ ».

Quatre mois plus tard, ce même personnage, détesté des Bagdadiens, fut attaqué à son domicile par les 'ayyār-s lors de l'émeute de ġumādā 2. Trois mois après, en šawwāl, les 'ayyār-s réclamaient à grands cris que le souverain bouyide licenciât al-Nasawī, dont ils ne voulaient pas comme responsable (*wālī*) de la ville. Le Bouyide accéda probablement à leur demande, puisque l'année suivante, en 423/1032, dans un nouveau contexte de troubles dus aux 'ayyār-s et aux 'awāmm, al-Nasawī fut rétabli à ce poste¹⁴². On le retrouve l'année suivante, chargé par le vizir bouyide d'arrêter de nouveaux troubles déclenchés, eux aussi, par les 'ayyār-s ; malgré une première victoire, al-Nasawī prit peur et s'enfuit de Bagdad, laissant le champ libre aux bandes armées¹⁴³. En 425/1034, il fut renommé chef de la police pour ramener l'ordre au Karḥ¹⁴⁴ ; devant son impuissance à empêcher les 'ayyār-s de nuire, les Bouyides confièrent alors la protection (*ḥimāya*)¹⁴⁵ de la rive occidentale de Bagdad à un personnage qui jouerait un rôle crucial deux décennies plus tard, lors de la transition entre pouvoir bouyide et pouvoir seldjoukide : l'émir turc al-Basāsīrī¹⁴⁶.

En 427/1036, les 'ayyār-s incendièrent le domicile d'al-Nasawī¹⁴⁷. Bien des années plus tard, en 438/1046-1047, il fut convaincu de multiples vols et même de meurtres, jugé et condamné

140. Ibn al-Ğawzī, *al-Muntaẓam* XVI, p. 63, notice n° 3370. Voir aussi la courte notice que lui consacre Ibn Kaṭīr, *al-Bidāya* XV, p. 779, dans laquelle est rapportée sa condamnation pour le meurtre d'une femme et le fait qu'il évita la peine du talion grâce à une somme d'argent. Ibn al-Aṭīr se contente de mentionner son décès, sa fonction et son âge (*al-Kāmil* VIII, p. 180).

141. Ibn al-Ğawzī, *al-Muntaẓam* XV, p. 213.

142. Ibn al-Ğawzī, *al-Muntaẓam* XV, p. 227.

143. Ibn al-Ğawzī, *al-Muntaẓam* XV, p. 237.

144. Ibn al-Ğawzī, *al-Muntaẓam* XV, p. 242.

145. La *ḥimāya*, forme de « protection » des espaces ruraux ou urbains, notamment commerciaux, ayant comme contrepartie le paiement d'une taxe de la part des « protégés » et s'apparentant donc à une pratique d'extorsion, reste peu explorée en milieu urbain ; voir Cahen, « *Ḥimāya* », *EP*, 1971, p. 406-407. Sur la *ḥimāya* des territoires ruraux irakiens à la période pré-bouyide : Rébillard, 2021, p. 378-381 ; pour l'Iran et l'Irak aux époques bouyide, seldjoukide et mongole : Jürgen Paul (2020), qui montre que la délégation de la *ḥimāya* des zones rurales était une façon, pour les Bouyides, d'intégrer à leur État des chefs nomades des marges de leur territoire. J. Paul s'intéresse aussi aux pratiques de protection illégales, essentiellement en Iran oriental au VI^e/XI^e siècle.

146. Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil* VII, p. 765. Al-Basāsīrī, émire turc, mamelouk affranchi du souverain bouyide Bahā' al-Dawla (r. 379-403/989-1012), servit plusieurs princes bouyides avant de se mettre au service des Fatimides dans le contexte de la décomposition du pouvoir bouyide et des conquêtes du Seldjoukide Ṭuġrīl Beg en Irak. Il fut responsable du passage de Bagdad sous *ḥuṭba* fatimide en 450-451/1058-1060. Voir Canard, « al-Basāsīrī », *EP*, 1960, p. 1105-1107 ; Sajjadi, Hirtenstein, « al-Basāsīrī », *EIsl*, 2015, en ligne.

147. Ibn al-Ğawzī, *al-Muntaẓam* XV, p. 253.

à acquitter le prix du sang de plusieurs victimes ; il parvint cependant à échapper à la prison¹⁴⁸. Le *ṣāhib al-ma'ūna* (également désigné, désormais, sous le titre de *ṣāhib al-ṣurṭa*) survécut politiquement au scandale, car en 441/1049-1050, il fut chargé par le calife de mettre fin à une *fitna* confessionnelle opposant les habitants du Karḥ à leurs voisins sunnites d'al-Qallā'in¹⁴⁹. L'effet inattendu de cette désignation d'Ibn al-Nasawī ne se fit pas attendre : une réconciliation impromptue s'effectua entre quartiers sunnites et chiïtes, se manifestant par une inversion de tous les codes confessionnels les opposant habituellement. Sibṭ ibn al-Ġawzī indique très ouvertement que cette union improbable entre les habitants de la rive occidentale, quelle que fût leur appartenance religieuse, s'était faite pour contrer la menace représentée par la venue dans leur quartier d'Ibn al-Nasawī, connu pour sa violence et sa cruauté :

فيها : من العجائب أنه اصطالح الشُّنَّة والشيعة، وصارت كلمتهم واحدة، وسببه أن السلطان وَلَّى شُرط بغداد من الجانبين أبا محمد بن التَّسوي الذي ذكرنا أنه كان يقتل الناس في داره، وكان فائقًا، [فلما وَلَّاه السلطان] اجتمع أهل باب البصرة والكُرخ وتلك الحال التي كان بينهم القتال على أنه متى عبر إليهم ابن التَّسوي قتلوه وأحرقوا الجانب الغربي وانصرفوا، واجتمعوا وتحالفوا، وأذن في باب البصرة بمجي على خير العمل، وقُرى في الكُرخ فضائل الصحابة، وترحموا عليهم، ومضى أهل الشُّنَّة والشيعة إلى مقابر قریش، واجتمعوا عند موسى بن جعفر، وقُرى باب البصرة فضائل أهل البيت، وخرج أهل باب البصرة والكُرخ وتلك الحال إلى زيارة المشهدين الحائر والكوفة، وهذا من العجائب، فإن الفتنة كانت قائمة، والدماء تُسْفك، والأموال تُنهب، وكان الملوك والخلفاء يعجزون عن ردِّهم، وإنما حملهم على ذلك بعضُ ابن التَّسوي، وعند الحفائظ تذهب الأحقاد، فلما كان [عيد] الغدير أقبل أهل الحال بالأعلام المذهبة والبوقات والطبول، واختلط الفريقان [الشُّنَّة والشيعة والذَّيلم والأتراك]، وجاء أهل نهر القلائين وبين أيديهم راية سوداء، عليها مكتوب اسم الخليفة، والذَّبادب بين يديها، فمروا بالكُرخ، فنثر عليهم أهل الكُرخ الدنانير والدراهم، وكذا فعل أهل باب البصرة، [وخرج معهم من أهل الشُّنَّة إلى زيارة المشهدين الحائر والكوفة من لم تجر له عادة بالخروج]¹⁵⁰

[Année 442/1050-1051] : Chose extraordinaire, sunnites et chiïtes se réconcilièrent et parlèrent d'une seule voix. La cause en était que le souverain (*sultān*) avait nommé à la tête de la police (*ṣurāṭ*) des deux rives Abū-Muḥammad b. al-Nasawī, celui-là même à propos de qui nous avons mentionné qu'il tuait des gens à son propre domicile et n'était rien de moins qu'un assassin. [Lorsque le souverain le nomma,] les habitants de Bāb al-Baṣra, du Karḥ et de ces quartiers-là, entre lesquels les combats étaient fréquents, se mirent d'accord sur le point suivant : lorsqu'al-Nasawī traverserait [le Tigre vers leurs quartiers], ils le tueraient, incendieraient la rive occidentale¹⁵¹ et s'enfuiraient.

148. Ibn al-Ġawzī, *al-Muntaẓam* XV, p. 305 ; XVI, p. 63 ; Sibṭ ibn al-Ġawzī, *Mir'āt al-zamān*, éd. al-Ḥinn et al-Ḥarrāt, XVIII, p. 461 ; éd. al-Ġabbūrī, XII, p. 227.

149. Ibn al-Ġawzī, *al-Muntaẓam* XV, p. 321 ; Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil* VIII, p. 81.

150. Sibṭ ibn al-Ġawzī, *Mir'āt al-zamān*, éd. al-Ḥinn et al-Ḥarrāt, XVIII, p. 476 ; voir aussi éd. al-Ġabbūrī, XII, p. 240-241 (fautive).

151. La logique de ce passage n'est pas claire (pourquoi les habitants de la rive occidentale voudraient-ils incendier leurs quartiers, si ce n'est, peut-être, en désespoir de cause ?) mais la formulation du texte, elle, est explicite.

Ils tombèrent d'accord et prêtèrent serment. On fit alors à Bāb al-Baṣra l'appel à la prière par la formule : « Accourez au meilleur des ouvrages ! »¹⁵², tandis que les mérites (*faḍā'il*) des Compagnons étaient lus publiquement au Karḥ, suivis de formules de bénédiction¹⁵³. Sunnites et chiites se rendirent [ensemble] au Cimetière des Qurayš, et se rassemblèrent autour [du tombeau] de Mūsā b. Ḡa'far. Dans le quartier [sunnite] de Bāb al-Baṣra, on proclama publiquement les mérites des *Ahl al-bayt*. Les habitants de Bāb al-Baṣra, du Karḥ et de ces quartiers partirent [ensemble] faire le pèlerinage aux deux *maṣḥad*-s de Kerbala (al-Ḥā'ir) et Kufa. Cela est fort extraordinaire, car les *fitna*-s étaient récurrentes [entre ces quartiers], le sang coulait et les biens étaient pillés, tandis que souverains [bouyides] comme califes étaient impuissants à les faire cesser. Ce qui les conduisit [à cet accord], c'est la haine commune qu'ils avaient d'Ibn al-Nasawī, car « la défense de ce qui doit être sauvegardé apaise les rancunes ». [Le jour de] la fête d'al-Ġadīr, les habitants des quartiers [de la rive occidentale] arrivèrent, portant des étendards brodés d'or, [accompagnés de] trompes et de tambours ; les deux partis se mêlèrent, [sunnites et chiites, Daylamites et Turcs¹⁵⁴]. Les habitants de Nahr al-Qallā'in¹⁵⁵, précédés d'une bannière noire où était inscrit le nom du calife et de tambours, survinrent et défilèrent au milieu du Karḥ ; les habitants de ce quartier répandaient sur leur passage dinars et dirhams, et ceux de Bāb al-Baṣra en firent autant. [Parmi ceux qui les accompagnèrent en pèlerinage aux deux lieux saints (*maṣḥad*-s) de Kufa et Kerbala, beaucoup n'avaient pas du tout l'habitude de le faire].

Cette inversion absolue de tous les comportements habituels des habitants de la rive occidentale, portés à l'affrontement confessionnel, ne dura que quelques mois. Qu'elle fût destinée à contrer les déprédations de celui que le pouvoir avait choisi, sans doute en désespoir de cause, pour rétablir l'ordre urbain montre d'une part le peu de contrôle effectif que Bouyides comme Abbassides exerçaient sur Bagdad en cette première moitié du v^e/xi^e siècle, et d'autre part que les forces de police pouvaient être redoutées plus qu'appréciées par les populations locales. Quant à Ibn al-Nasawī, il mourut visiblement de sa belle mort¹⁵⁶, en 452/1060, ayant échappé aux poursuites menées contre lui près de quinze ans plus tôt¹⁵⁷.

Comme l'illustre la carrière d'Ibn al-Nasawī, et bien que cela n'apparaisse pas en lien avec les *fitna*-s étudiées ici, la corruption et les liens de clientélisme entre police et 'ayyār-s étaient

152. *Ḥayya 'alā ḥayr al-'amal*: formulation chiite de l'appel à la prière. Voir Katz, « Call to prayer », *EP*, 2015, en ligne.

153. Contrairement à une pratique des chiites duodécimains du Karḥ, encouragée ou tout au moins tolérée par les souverains bouyides, qui consistait à insulter certains des Compagnons du Prophète, et en particulier les trois premiers califes ainsi que Mu'āwiya (Neggaz, 2019, p. 301).

154. Les Daylamites étaient dans leur ensemble chiites, tandis que les Turcs étaient dans leur grande majorité sunnites. Cette distinction se doublait de rivalités de factions au sein de l'armée ; à ce sujet voir Donohue, 2003, chap. 3.

155. Quartier à forte population sunnite de la rive occidentale, situé entre le Karḥ et le Tigre.

156. D'après Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil* VIII, p. 180, il avait dépassé l'âge de 80 ans. Ibn al-Aṭīr est cependant le seul de ses trois biographes à mentionner cette information.

157. Ibn al-Ġawzī, *al-Muntaẓam* XVI, p. 63.

récurrents¹⁵⁸, faisant de la direction de la police un poste lucratif, mais dont la protection des populations civiles n'était pas la préoccupation première. Ces populations réclamaient cependant parfois l'intervention de la *ma'ūna* pour faire cesser les exactions des *'ayyār-s*, comme cela se produisit en šafar 422/février 1031, appel sans effet majeur en dépit de l'exécution d'un *'ayyār* par Ibn al-Nasawī et ses hommes. Au cours de la grande émeute de rabī' 1, la police ne semble pas avoir tenté d'intervenir ; ce sont des militaires en armes (*'asākir*) qui vinrent tenter de ramener l'ordre, ainsi que le personnel politique bouyide, jusqu'au vizir, qui ne fut pas épargné par la vindicte populaire et fut blessé par un jet de brique. L'intervention des forces armées, qu'il s'agisse de la police (au service des Bouyides), de la garde bouyide ou des militaires turcs de Bagdad, ne semble pas, en général, avoir été couronnée de succès, illustrant la faiblesse du pouvoir politique et son incapacité à maintenir l'ordre urbain. Les premières victimes étaient les populations des quartiers touchés par les combats, parmi lesquelles se comptaient fréquemment morts et blessés, et dont les domiciles, boutiques ou ateliers faisaient l'objet de pillages et d'incendies.

6. La *fitna*, déchirure sociale ou expression de l'agentivité populaire ?

La *fitna* apparaît donc, à travers ces exemples, comme recouvrant un ensemble de débordements sociaux, la plupart du temps motivés par des raisons confessionnelles ou par les déprédations des *'ayyār-s*, menant à l'affrontement physique de plusieurs sous-ensembles de la population bagdadienne – essentiellement au sein des groupes musulmans. La violence des affrontements qui s'y déroulaient est reflétée par le vocabulaire des chroniqueurs, qui empruntent, pour les décrire, au champ lexical de la guerre : le conflit s'envenime en combats (*qitāl*) acharnés (*šadīd*), et est parfois assimilé à une guerre (*ḥarb*) à proprement parler, supposant l'existence de deux camps ennemis et une certaine intensité de violence dans les affrontements dont on ne sait trop, hormis la brique lancée sur le vizir, quelles étaient les armes utilisées par les combattants. Il est probable, cependant, qu'elles aient été les mêmes que celles employées aux époques directement postérieures : les émeutiers armés de briques, de projectiles incendiaires et de frondes affrontaient alors gardes et policiers souvent montés à cheval et pourvus d'arcs, d'épées et de lances¹⁵⁹.

6.1. L'État, le grand absent des *fitna-s* ?

Par ailleurs, l'un des traits frappants des *fitna-s* étudiées ici est l'absence quasi totale de l'État central, non seulement dans la gestion de la crise, mais aussi et surtout comme destinataire de la protestation populaire. En dehors de deux cas mettant en cause un chef ou un ancien

158. Sur de telles relations aux époques pré-bouyide et bouyide, voir Cahen, « Futuwwa », *EI*², 1965, p. 983-987 ; Rébillard, 2021, p. 464.

159. Pour les armes des acteurs des *fitna-s* à l'époque seldjoukide, voir Van Renterghem, 2015, vol. 1, p. 450 et 452.

chef de la police (cas 4 et 8), le calife abbasside, le *malik* bouyide et les diverses instances du contrôle urbain (police, armée) apparaissent comme de passifs spectateurs des événements. Les émeutiers ne semblent rien réclamer au pouvoir, hormis la destitution d'Ibn al-Nasawī. Les attaques, la plupart du temps, ne visent pas l'État (ou les États) ni leurs agents, mais représentent l'action (spontanée ou organisée, les textes ne permettent pas de trancher¹⁶⁰) d'une faction de la population urbaine contre une autre : attaques sunnites contre les chiites, ou autodéfense des commerçants et des habitants des quartiers contre les déprédations des *'ayyār-s*. Loin de s'adresser à l'État et à ses représentants comme dans d'autres contextes plus tardifs¹⁶¹, les *fitna-s* de la première moitié du v^e/xi^e siècle apparaissent comme une façon, pour des portions de la population urbaine dont la participation à la vie publique n'était généralement pas requise, d'ignorer ce dernier en imposant par l'action leurs vues confessionnelles. Les *fitna-s* décrites ici n'avaient ni pour objectif ni pour alternative la négociation¹⁶² ; elles n'apparaissent pas non plus comme des formes de contestation du pouvoir ou de ses mesures¹⁶³ ; elles étaient plutôt la politique en acte de certaines fractions militantes du sunnisme bagdadien, ou des habitants du Karḥ auto-organisés pour défendre leur quartier. Plus que des protestations ou des revendications, les protagonistes étaient porteurs d'actions pour lesquelles ils ne sollicitaient nulle autorisation de la part des autorités. Le recours aux souverains et à leurs bras armés ne se faisait qu'en dernier recours, en désespoir de cause pourrait-on dire ; ou plutôt, les *fitna-s* se déclenchaient justement, dans bien des cas, en raison de l'absence d'intervention des forces de l'ordre pour protéger des populations démunies contre les attaques confessionnelles et les pillages. Les États bouyides et abbassides, pour faibles qu'ils fussent, se trouvaient largement tenus hors du jeu dans le déroulement des événements. La *fitna* n'était pas une réaction à la politique des souverains, mais bien une participation directe de ses protagonistes, qui étaient aussi les premières victimes de la violence des affrontements.

160. Le degré d'improvisation ou, au contraire, d'organisation de ces soulèvements populaires reste impossible à déterminer. Les récits des chroniques montrent un caractère largement spontané d'une partie de ces événements (ex. cas 2 et 9), mais un certain niveau d'organisation, ou tout au moins une capacité de décision collective, est perceptible dans l'action coordonnée des *'ayyār-s* lors de leurs attaques de quartiers ciblés (cas 1 et 2) ou de leurs parades anti-chiites lors des festivités de Ġadīr Humm (cas 10). Qu'aucun meneur ou chef ne soit signalé dans la description de ces événements n'en est que plus remarquable.

161. Comme un bon nombre des épisodes de révolte urbaines que j'ai pu étudier pour l'époque seldjoukide (Van Renterghem, 2015, vol. 1, chap. 14), ou encore des soulèvements des populations des villes mameloukes au ix^e/xv^e siècle analysées par Elbendary, 2015, chap. 5.

162. Contrairement à une bonne partie des événements étudiés par Elbendary, 2015.

163. En contraste avec bien d'autres épisodes de rébellions, urbaines ou rurales, de l'histoire islamique. Voir la réflexion menée sur la notion de contestation et son rapport à la révolte par Mazel, Stella et Tixier du Mesnil, 2019, en particulier p. 17-32.

6.2. La conquête de l'espace urbain : donner à voir, donner à entendre

Ainsi, dans les cas étudiés, la *fitna* était avant tout l'occasion pour des entités collectives, la plupart du temps reléguées dans l'ombre, de surgir sur le devant de la scène en tant qu'acteurs de l'histoire. Les protagonistes des *fitna*-s se manifestaient dans l'ensemble des registres sensibles : s'ils occupaient l'espace urbain – bien souvent disputé entre eux en tant que lieu d'expression d'appartenances confessionnelles ou idéologiques, au point que cette dispute prenait souvent l'aspect d'une conquête territoriale –, c'était selon des modalités très variées et dans tous les domaines possibles.

Les émeutes décrites ici étaient largement itinérantes : si, à d'autres moments de la vie bagdadienne, des révoltes urbaines ont pu conduire à barricader le Karḥ ou les quartiers environnants¹⁶⁴, les *fitna*-s de 422/1031 incluaient des luttes pour contrôler un territoire (contre les *ʿayyār*-s notamment), ou provoquaient l'expansion provocatrice vers un quartier voisin considéré comme hostile. Le sillonnement collectif de l'espace urbain était ainsi un aspect récurrent de ces troubles, les foules mobilisées pour l'action arpentant les quartiers dont elles étaient issues ou qui leur étaient favorables, mais débordant aussi intentionnellement sur des territoires « ennemis », en manifestant ouvertement leur appartenance religieuse ou leurs allégeances politiques. La *fitna* s'étendait ainsi sur de larges portions de l'espace urbain : si les quartiers les plus touchés étaient ceux de la rive occidentale, séparée des centres de pouvoir bouyides et abbassides par le Tigre, et en particulier le Karḥ et les quartiers voisins, certaines émeutes (cas 4 par exemple) s'étendaient sur l'ensemble des deux rives, et les seuls quartiers à être épargnés étaient les zones les plus proches des palais califaux, au sud de la rive orientale (fig. 3).

164. Voir par exemple les événements de l'année 441/1049-1050 dans les chroniques, où les affrontements entre habitants du Karḥ et des quartiers sunnites voisins menèrent chacun à protéger son territoire par la construction de murs (*ḥā'it*) – qu'il faut peut-être interpréter comme des barricades – percés de passages ou portes (*bāb*) situés à des endroits stratégiques (ex. Ibn al-Ġawzī, *al-Muntazam* XV, p. 319-320).

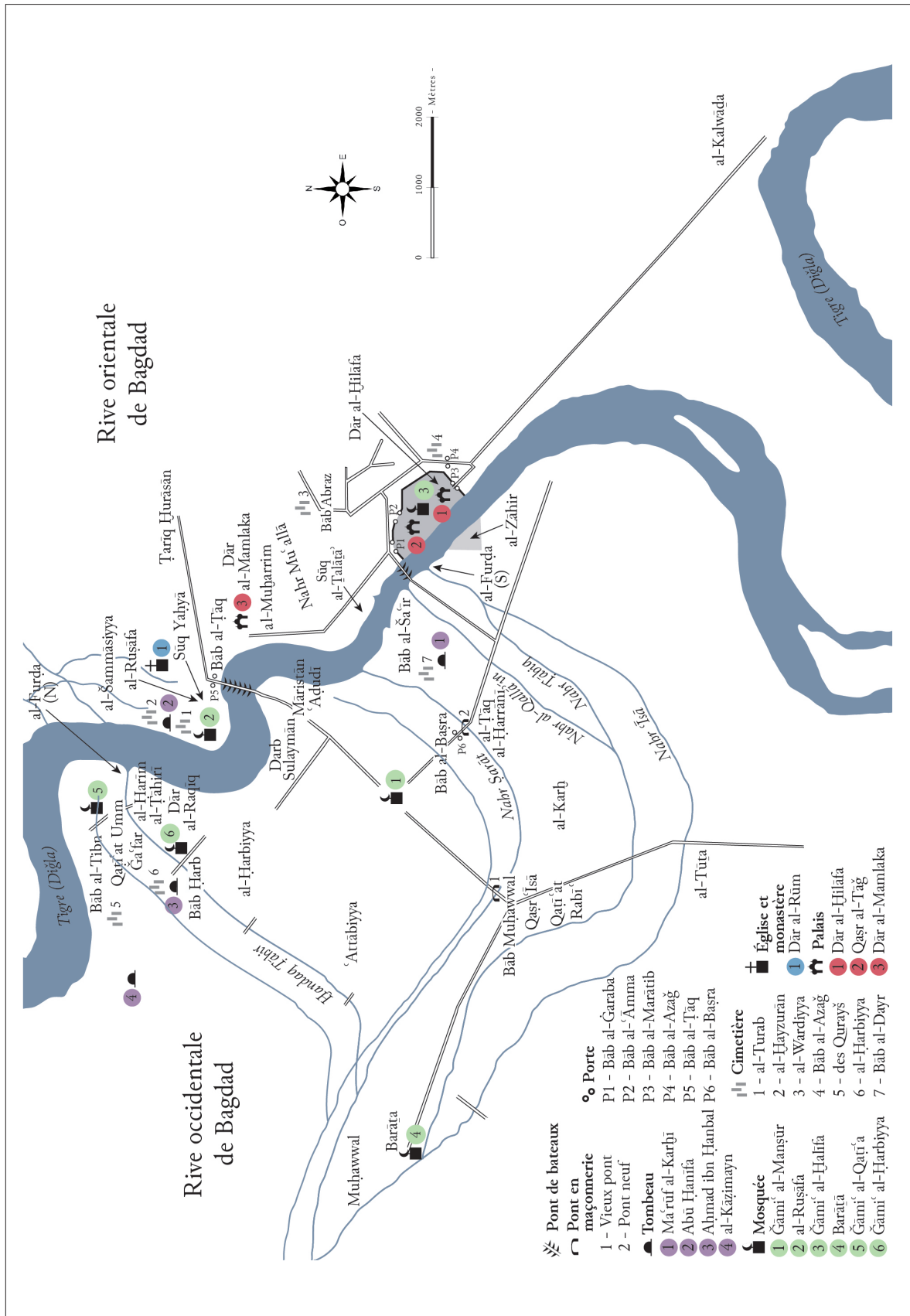


Fig. 3. Bagdad à la fin de la période bouyide (1^{re} moitié du v^e/xr^e siècle).

La *fitna* itinérante touchait ainsi plusieurs quartiers de Bagdad, où elle se faisait incontournable. Le registre visuel était largement sollicité par l'exhibition de bannières aux couleurs et/ou aux messages significatifs, par l'inscription de formules connotées sur les parois des oratoires, par les ornements (*zayna*) décorant les quartiers lors des fêtes religieuses ou par les feux nocturnes par lesquels les sunnites célébraient le Jour de la caverne¹⁶⁵. Mais l'univers sonore était tout autant mis à contribution, car slogans et formules scandés par les manifestants proclamaient non seulement l'identité de leurs émetteurs, mais aussi la conquête symbolique de l'espace sonore de leurs adversaires. Ce sont ainsi des slogans ouvertement sunnites, scandant le nom des premiers califes (en dehors, bien entendu, de celui de 'Alī ibn Abī Ṭālib) ou celui de Mu'āwiya, qui déclenchèrent la colère des chiïtes du Karḥ lors de la première émeute de l'année 422/1031. Le cri, tout comme dans les manifestations modernes, servait aussi à exprimer les revendications de la foule adressées aux pouvoirs centraux, à l'instar des 'ayyār-s réclamant la destitution d'Ibn al-Nasawī en šawwāl. Trompes ou tambours scandaient haut et fort les célébrations et processions religieuses, et précédaient la troupe des *muḡāhid*-s recrutés par le soufi al-Ḥarakī. Ces manifestations sonores avaient une signification confessionnelle mais aussi politique directement perceptible par les contemporains, et le silence de ces instruments en période de *Mihraḡān* était en soi un signe d'anormalité, s'expliquant par la survenue conjointe du mois de ramadān, mais redoublé par le renoncement aux festivités du 'īd à la fin du mois sacré. Le lien entre l'absence de célébration et la *fitna* qui se déclenche alors n'est pas explicité par les sources, mais le silence des rues et le fait que les quartiers ne soient pas décorés dans les quartiers étaient en eux-mêmes le symptôme d'un dysfonctionnement susceptible d'attiser le mécontentement des foules. Le déclenchement de la *fitna* était en tout cas instantanément perçu par les contemporains, par le bousculement de l'usage des espaces visuels et sonores de la ville tout comme par l'occupation de ses espaces physiques, rues, ponts et quartiers, par les protagonistes du soulèvement. Par la conquête ou reconquête de tous les registres de l'espace urbain – physique, sonore et visuel¹⁶⁶ –, la *fitna* était le temps du surgissement d'acteurs collectifs de l'histoire par ailleurs peu sollicités par les souverains : le petit peuple de la ville, les habitants des quartiers, et tout particulièrement ceux de la rive occidentale, la plus éloignée des centres de pouvoir bouyides comme abbassides.

* * *

165. Jean-Claude Garcin a montré comment, au Caire, les révoltes populaires relevaient de la mise en scène d'un « spectacle donné à voir », parvenant à « faire saisir par le regard ce que l'entendement des spectateurs ne serait pas parvenu à concevoir clairement » (2003, p. 277), et ce, dans un contexte urbain où la mise en scène du pouvoir politique était omniprésente, par des parades, des cérémonies comme les entrées de villes ou les départs de la caravane du pèlerinage, mais aussi par la domination de l'espace urbain par des constructions monumentales financées par les sultans et les émirs (2003, p. 262-264).

166. L'univers olfactif est parfois signalé comme un lieu d'expression, non plus d'affrontements, mais de réconciliation entre quartiers : des substances parfumées (eau de rose, encens) étaient alors utilisées pour accueillir d'anciens adversaires ou dans le cadre de manifestations joyeuses. Voir par exemple les événements de ša'bān 502/mars 1109 chez Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil* VIII, p. 572-573, où les chiïtes du Karḥ accueillent favorablement des pèlerins sunnites venus d'autres quartiers par des effluves d'encens et de parfums.

Tous les troubles de l'époque, comme cela est mentionné plus haut, ne sont pas qualifiés de *fitna* par les chroniqueurs. Sous leur plume, la *fitna* est, par essence, la déchirure qui oppose entre elles plusieurs factions de la *umma*, voire de la société urbaine lorsqu'une émeute se produit contre les non-musulmans, cas rare mais pas inexistant, et lui aussi qualifié de *fitna*. Se caractérisant par un certain degré de violence physique, impliquant des combats, des dégâts matériels, des blessés et souvent des morts, les *fitna*-s rythmaient, à Bagdad, la vie urbaine. Leur récurrence pouvait être¹⁶⁷ le symptôme d'une vacance ou d'une faiblesse du pouvoir politique et des institutions de contrôle urbain, qu'il s'agisse de l'emprise abbasside, bouyide ou, plus tard, seldjoukide sur la ville.

Presque aussi destructrices que les catastrophes naturelles qui frappaient périodiquement Bagdad, crues du Tigre, épidémies ou tremblements de terre, les *fitna*-s avaient pour particularité de naître du cœur même de la société urbaine, et donc d'en révéler les fractures – qu'elles fussent confessionnelles ou sociales – autant que la précarité des équilibres prévalant au temps du retour à la normale et de la paix entre quartiers et factions. Mais les *fitna*-s restituaient aussi un rôle crucial au petit peuple bagdadien, aux protagonistes anonymes que les chroniques ne désignent que par leur appartenance collective et n'individualisent jamais, et qui ne surgissent comme acteurs de l'histoire qu'au détour des émeutes scandant la vie urbaine¹⁶⁸, tout particulièrement en cette période d'effritement du pouvoir bouyide dans une capitale en proie aux appétits de militaires peu en phase avec la vie locale.

Enfin, en dehors même de l'épuisement de la société urbaine devant des troubles récurrents dont elle était la première à pâtir, la division des populations bagdadiennes que les *fitna*-s de l'époque manifestent représente l'un des traits fondamentaux de cette première moitié du v^e/xi^e siècle, et joua certainement un rôle crucial dans le contrôle successif de la capitale abbasside par trois dynasties rivales (bouyides, fatimides et seldjoukides) dans les décennies qui suivirent.

167. L'association entre récurrence des *fitna*-s et faiblesse du pouvoir central est à nuancer : à l'époque seldjoukide par exemple, Bagdad connut son maximum d'émeutes urbaines sous les Grands Seldjoukides (deuxième moitié du v^e/xi^e siècle) et non lors du déclin politique du sultanat.

168. Pour un accent mis sur les révoltes urbaines comme occasion de percevoir l'agentivité du petit peuple des villes, dans un contexte plus tardif, voir Neggaz, 2022.

Bibliographie

Instruments de travail

- Kazimirski Biberstein, Albin de, *Dictionnaire arabe-français*, Maisonneuve, Paris, 2 vol., 1860.
- Steingass, Francis J., *A Comprehensive Persian-English Dictionary, including the Arabic Words and Phrases to be met with in Persian Literature*, Routledge & K. Paul, Londres, 1892.
- Johnson, Francis, *A Dictionary, Persian, Arabic, and English*, Allen & Co, Londres, 1852.
- EP² = *Encyclopédie de l'Islam*, 2^e éd., Brill, Leyde, 1960-2009.
- Bosworth, Clifford E., Digby, Simon, « Ispahsālār, Sipahsālār », IV, 1978, p. 217-219.
- Bosworth, Clifford E., « Sulṭān al-Dawla », IX, 1997, p. 889.
- Bowen, Harold, « Abū Kālīdjār », I, 1960, p. 135-136.
- Brockelmann*, Carl, « al-Sharīf al-Murtaḍā », IX, 1998, p. 351.
- Cahen, Claude, « Buwayhides ou Būyides », I, 1960, p. 1390-1397.
- Cahen, Claude, « Futuwwa », II, 1965, p. 983-987.
- Cahen, Claude, « Ḥimāya », III, 1971, p. 406-407.
- Cahen, Claude, « Ibn al-Djawzī [Sibṭ] », III, 1971, p. 774-776.
- Calmard, Jean, « Mihradjān », VII, 1993, p. 15-20.
- Canard, Marius, « al-Basāsīrī », I, 1960, p. 1105-1107.
- Cook, Michael, « al-Nahy 'an al-Munkar », Suppl. = XII, 2004, p. 644-646.
- Crone, Patricia, « Ma'ūna », VI, 1991, p. 839.
- Goldziher, Ignaz *et al.*, « Ahl al-Bayt », I, 1960, p. 265-266.
- Honigsmann, Ernst, *et al.*, « al-Ruhā », VIII, 1995, p. 607-610.
- Laoust, Henri, « al-Barbahārī », I, 1960, p. 1070-1071.
- Laoust, Henri, « Ibn al-Djawzī », III, 1971, p. 775-776.
- Sourdel, Dominique, « al-Ḳādir bi-Llāh », IV, 1978, p. 394-395.
- Streck, Maximilian, Dixon, 'Abd al-Ameer, « al-Kāzimayn », IV, 1978, p. 887-889.
- Zetterstéen, Karl Vilhem, « Djalāl al-Dawla », II, 1965, p. 401-402.
- EP³ = *Encyclopaedia of Islam*, 3^e éd., en ligne, Brill, Leyde, 2007-
- Amir-Moezzi, Mohammad Ali, « Ghadir Khumm », EP³, 2014, en ligne : http://dx.doi.org/10.1163/1573-3912_ei3_COM_2741
- Cook, David, « Ghazw », EP³, 2013, en ligne : http://dx.doi.org/10.1163/1573-3912_ei3_COM_2745
- Daftary, Farhad, « Ahl al-Kisā' », EP³, 2008, en ligne : http://dx.doi.org/10.1163/9789004206106_eifo_SIM_0382
- Katz, Marion H., « Call to prayer », EP³, 2015, en ligne : http://dx.doi.org/10.1163/1573-3912_ei3_COM_2546
- Melchert, Christopher, « al-Barbahārī », EP³, 2009, en ligne : http://dx.doi.org/10.1163/1573-3912_ei3_COM_22944
- Morris, Ian, « Ḥāḡib », EP³, 2017, en ligne : http://dx.doi.org/10.1163/1573-3912_ei3_COM_30196
- Osti, Letizia, « Hilāl al-Ṣābi' », EP³, 2017, en ligne : http://dx.doi.org/10.1163/1573-3912_ei3_COM_30466
- Tor, Deborah G., « 'Ayyār », EP³, 2014, en ligne : http://dx.doi.org/10.1163/1573-3912_ei3_COM_24259
- EncIr = *Encyclopaedia Iranica*, Routledge & K. Paul, Londres, 1986.
- Cahen, Claude, Hanaway, William L. Jr, « 'Ayyār », III, 2, 1987, p. 159-163.
- EIsl = *Encyclopaedia Islamica*, en ligne, Brill, Téhéran, 2008.
- Sajjadi, Sadeq, Hirtenstein, Stephen, « al-Basāsīrī », IV, 2015, en ligne : http://dx.doi.org/10.1163/1875-9831_isla_SIM_00000088

Sources arabes

- al-Dahabī, *Ta'riḥ al-islām*, 53 vol.,
 'Umar 'Abd al-Salām Tadmūrī (éd.),
 Dār al-kitāb al-'arabī, Beyrouth, 1414/1993.
- Ibn al-Aṭīr, *al-Kāmil fī al-ta'riḥ*, 11 vol.,
 'Umar 'Abd al-Salām Tadmūrī (éd.),
 Dār al-kitāb al-'arabī, Beyrouth, 2012.
- Ibn al-Ġawzī, *Kitāb al-Muntaẓam fī ta'riḥ al-mulūk wa-l-umam*, 18 vol., Muḥammad et Muṣṭafā 'Abd al-Qādir 'Aṭā' (éd.), Dār al-kutub al-'ilmiyya, Beyrouth, 1412/1992.
- Ibn Ḥaldūn, *Ta'riḥ, Dīwān al-mubtada' wa-l-ḥabar fī ta'riḥ al-'Arab wa-l-Barbar*, 8 vol., Ḥalīl Ṣaḥāda et Suhayl Zakarīyā (éd.), Dār al-fikr, Barqa, 1421/2000.
- Ibn Kaṭīr, *al-Bidāya wa-l-nihāya*, 21 vol., 'Abd Allāh b. 'Abd al-Raḥmān al-Turkī (éd.), Gizeh, 1419/1997.
- Ibn Raḡab, *Dayl 'alā ṭabaqāt al-ḥanābila*, 2 vol., Muḥammad Ḥāmid al-Fiḳī (éd.), Maṭba'at al-sunna al-naḥdiyya, Le Caire, 1372/1952-1953.
- Sibṭ ibn al-Ġawzī, *Mir'āt al-zamān fī ta'riḥ al-a'yān*, 23 vol., Muḥammad Anīs al-Ḥinn et al. (éd.), al-Risāla al-'ālamīyya, Damas, 1434/2013.
- Sibṭ ibn al-Ġawzī, *Mir'āt al-zamān fī ta'riḥ al-a'yān*, 15 vol., Kāmil Salamāt al-Ġabbūrī (éd.), Dār al-kutub al-'ilmiyya, Beyrouth, 1434/2013.
- Sibṭ ibn al-Ġawzī, Clara Lefèvre-Thibault (éd., trad.), *Le Miroir du temps (Mir'āt al-zamān) de Sibṭ ibn al-Ġawzī, édition critique et traduction partielles annotées des années 412-434 H./1021-1043*, 3 vol., thèse de doctorat, Université Paris ouest-Nanterre La Défense, 2014.

Études

- Abdulsater, Hussein Ali, *Shi'i Doctrine, Mu'tazili Theology: Al-Sharīf Al-Murtaḍā and Imami Discourse*, Edinburgh University Press, Édimbourg, 2017.
- Abou El Fadl, Khaled, *Rebellion and Violence in Islamic Law*, Cambridge University Press, Cambridge, 2001.
- Aillet, Cyrille, « La fitna, pierre de touche du califat de Cordoue (III^e/IX^e-IV^e/x^e siècle) », *Médiévales* 60, 2011, p. 67-84.
- Amabe, Fukuzo, *Urban Autonomy in Medieval Islam – Damascus, Aleppo, Cordoba, Toledo, Valencia and Tunis*, Islamic history and civilization 128, Brill, Leyde, 2016.
- Borroni, Massimiliano, *Il nuovo giorno dell'impero – Il capodanno solare dei califfi abbasidi*, Eurasistica, Quaderni di studi su Balcani, Anatolia, Iran, Caucaso e Asia Centrale 9, Ca' Foscari, Digital Publishing, Venise, 2017.
- Bosworth, Clifford Edmund, « Military organisation under the Būyids of Persia and Iraq », *Oriens* 18/19 (1965/1966), p. 143-167.
- Bosworth, Clifford Edmund, « Notes on Some Turkish Names in Abu 'l-Faḍl Bayhaqī's Tārīkh-i Mas'ūdī », *Oriens* 36, 2001, p. 299-313.
- Bowen, Harold, « The Last Buwayhids », *JRAS* 1929/2 (Apr., 1929), p. 225-245.
- Busse, Heribert, « Iran under the Būyids », in Richard N. Frye (éd.), *The Period from the Arab Invasion to the Saljuqs, The Cambridge History of Iran*, vol. 4, Cambridge University Press, Cambridge, 1975, p. 250-304.
- Cahen, Claude, « Mouvements populaires et autonomisme urbain dans l'Asie musulmane du Moyen Âge », *Arabica* 5, 3, 1958, p. 225-250 ; *Arabica* 6, 2, 1959, p. 25-56 et 233-265.
- Cahen, Claude, « The Historiography of the Seljuqid Period », in Bernard Lewis, Peter M. Holt, *Historians of the Middle East, Historical Writing on the Peoples of Asia* 4, Oxford University Press, New York, Toronto, 1962, p. 59-78.
- Cahen, Claude, « L'historiographie arabe des origines au VIII^e s. H. », *Arabica* 33, 2, 1986, p. 133-198.
- Cheikh-Moussa, Abdallah, « L'historien et la littérature arabe médiévale », *Arabica* 43, 1, 1996, p. 152-188.
- Cook, Michael, *Commanding Right and Forbidding Wrong in Islamic Thought*, Cambridge University Press, Cambridge, 2001.
- Donohue, John J., *The Buwayhid Dynasty in Iraq 334 H./945 to 403 H./1012 – Shaping Institutions for the Future*, Islamic History and Civilization, Studies and Texts 44, Brill, Leyde, Boston, 2003.

- Elbendary, Amina, *Crowds and Sultans: Urban Protest in Late Medieval Egypt and Syria*, The American University in Cairo Press, Le Caire, 2015.
- El-Hibri, Tayeb, *The Abbasid Caliphate – A History*, Cambridge University Press, Cambridge, 2021.
- Garcin, Jean-Claude, « La révolte donnée à voir chez les populations civiles de l'État militaire mamluk (xiii^e-xv^e s.) », in Éric Chaumont (éd.), *Autour du regard – Mélanges Gimaret*, Peeters, Louvain, 2003, p. 261-278.
- Gobran, Yaqota, *L'autorité aš'arite au v^e/xi^e siècle. Attributs divins et statut du Coran au cœur des débats contre les mu'tazilites et les hanbalites dits anthropomorphistes*, thèse de doctorat, Inalco, Paris, 2019.
- Grehan, James, « Street Violence and Social Imagination in Late-Mamluk and Ottoman Damascus (ca. 1500-1800) », *International Journal of Middle East Studies* 35, 2, mai 2003, p. 215-236.
- Kabir, Mafizullah, *The Buwayhid Dynasty of Baghdad (334/946-447/1055)*, Iran Society, Calcutta, 1964.
- Lantschner, Patrick, « Fragmented Cities in the Later Middle Ages: Italy and the Near East Compared », *The English Historical Review* 130, juin 2015, p. 546-582.
- Lantschner, Patrick, « Invoking and Constructing Legitimacy: Rebels in the Late Medieval European and Islamic worlds », in Justine Firnhaber-Baker, Dirk Schoenaers (éd.), *The Routledge History Handbook of Medieval Revolt*, Routledge, Londres, New York, 2017, p. 168-188.
- Laoust, Henri, « Les agitations religieuses à Baghdad aux iv^e et v^e siècles de l'Hégire », in Donald S. Richards (dir.), *Islamic Civilisation 950-1150*, Bruno Cassirer Ltd, Londres, 1973, p. 169-186.
- Lapidus, Ira, *Muslim Cities in the Later Middle Ages*, Cambridge University Press, New York, 1984 (1^{re} éd. 1967).
- Le Strange, Guy, *Baghdad during the Abbasid Caliphate from Contemporary Arabic and Persian Sources*, Clarendon Press, Oxford, 1900.
- Makdisi, George, *Ibn 'Aqil et la résurgence de l'islam traditionaliste au xi^e siècle (v^e siècle de l'Hégire)*, PIFD 79, Institut français de Damas, Damas, 1963.
- Martinez-Gros, Gabriel, Tixier du Mesnil, Emmanuelle (dir.), « La fitna : le désordre politique dans l'Islam médiéval » (dossier thématique), *Médiévales* 60, 2011.
- Martinez-Gros, Gabriel, « Introduction à la fitna : une approche de la définition d'Ibn Khaldûn », *Médiévales* 60, 2011, p. 7-15.
- Massignon, Louis, « Textes prémonitoires et commentaires mystiques relatifs à la prise de Constantinople par les Turcs en 1453 (= 858 Heg.) », *Oriens* 6, 1, Brill, Leyde, 1953 ; repris in *Opera Minora*, II, Paris, PUF, 1969, t. 2, p. 441-450.
- Mazel, Florian, Stella, Alessandro, Tixier du Mesnil, Emmanuelle, « Contester au Moyen Âge : de la désobéissance à la révolte », in *Contester au Moyen Âge : de la désobéissance à la révolte – XLIX^e Congrès de la SHMESP (Rennes, 2018)*, Presses de la Sorbonne, Paris, 2019, p. 11-44, en ligne : <http://books.openedition.org/psorbonne/55167>
- Neggaz, Nassima, « Al-Karkh: the Development of an Imāmi-Shī'ī Stronghold in Early Abbasid and Būyid Baghdad (132-447/750-1055) », *StudIsl* 114, 2019, p. 265-315.
- Neggaz, Nassima, « Processions et partage des lieux entre chiites et sunnites à Bagdad », in Sylvie Denoix, Hélène Renel (dir.), *Atlas des mondes musulmans médiévaux*, CNRS Éditions, Paris, 2022, p. 174-175.
- Neggaz, Nassima, « Revolts in the Late Medieval Middle East 1200-1500 », in Hannah Skoda (éd.), *A Companion to Crime and Deviance in the Later Middle Ages*, York, ARC Humanities Press, 2023.
- Paul, Jürgen, « *Ḥimāya* Revisited », *AnIsl* 54, 2020, p. 83-106.
- Petry, Carl F., *The Criminal Underworld in a Medieval Islamic Society: Narratives from Cairo and Damascus under the Mamluks*, Chicago Studies on the Middle East 9, Middle East Documentation Center, Chicago, 2012.
- Rébillard, Eugénie, *Imposer l'ordre : la police dans les villes et les campagnes de l'Iraq abbasside (ii^e-iv^e/viii^e-x^e s.)*, thèse de doctorat, Université Paris I Panthéon Sorbonne, Paris, 2021.
- Richards, Donald S., *The Chronicle of Ibn al-Athir for the Crusading Period from al-Kamil il-Ta'rikh – Part 1*, Crusade Texts in translation 13, Routledge, New York, 2006, p. 1-5.

- Sabari, Simha, *Mouvements populaires à Bagdad à l'époque 'abbasside, IX^e-XI^e siècles*, Études de civilisation et histoire islamiques, Librairie d'Amérique et d'Orient Jean Maisonneuve, Paris, 1981.
- Sanders, Paula, *Ritual, Politics, and the City in Fatimid Cairo*, SUNY series in medieval Middle East History, State University of New York Press, New York, 1994.
- Scharfe, Patrick, « Portrayals of the Later Abbasid Caliphate: A Reappraisal of the Buyid-Era Caliphs in Arabic Chronicles, 334/945-447/1055 », *Journal of Abbasid Studies* 1 2014, p. 108-142.
- Stewart, Devin J., *Islamic Legal Orthodoxy: Twelver Shiite Responses to the Sunni Legal System*, University of Utah Press, Salt Lake City, 1998.
- Tholib, Udjang, *The Reign of the 'Abbāsid Caliph al-Qādir billāh (381/991-422/1031) – Studies on the Political, Economic and Religious Aspects of his Caliphate during the Buwayhid rule of Baghdād*, PhD dissertation, McGill University, 2002 (inédate).
- Tixier du Mesnil, Emmanuelle, « La fitna andalouse du XI^e siècle », *Médiévales* 60, 2011, p. 17-28.
- Tor, Deborah G., *Violent Order. Religious Welfare, Chivalry, and the 'Ayyār Phenomenon in the Medieval Islamic World*, Istanbul Texts and Studies 11, Ergon Verlag, Würzburg, 2007.
- Van Renterghem, Vanessa, « Structure et fonctionnement du réseau hanbalite bagdadien dans les premiers temps de la domination seldjoukide (milieu du V^e/XI^e siècle) », in Damien Coulon, Christophe Picard et Dominique Valérian (dir.), *Espaces et Réseaux en Méditerranée – VI^e-XVI^e siècle*, vol. 2, *La formation des réseaux*, Bouchène, Paris, 2010, p. 207-232.
- Van Renterghem, Vanessa, *Les élites bagdadiennes au temps des Seldjoukides – Étude d'histoire sociale*, PIFD 284, Presses de l'Ifpo, Ifpo, Beyrouth, 2015, 2 vol.